

## Les voyages scientifiques de René Louiche-Desfontaines et Auguste Bachelot de la Pylaie (1780-1820)

Parler des voyages scientifiques au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est pour beaucoup d'entre nous évoquer les grandes expéditions maritimes de La Condamine et du croisicais Bouguer au Pérou, du malouin Maupertuis et des mathématiciens Clairaut et Camus en Laponie, de Bougainville et du naturaliste Commerson dans leur voyage autour du monde, de Kerguelen-Tremarec au Groenland et sur les côtes de Norvège ou de La Pérouse à l'île de Pâques, à Hawaii et aux îles Samoa (1). Mais c'est alors ignorer les savants plus modestes, les amateurs passionnés dont les projets ne comportent aucune vue d'ambition et pour lesquels le seul objectif est le progrès des connaissances.

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'intérêt croissant pour la découverte, l'exploration et la colonisation de nouvelles terres ainsi que l'enthousiasme des jeunes scientifiques pour les missions décidées ou appuyées par l'Académie des sciences trouvent en Bretagne un écho particulier. Les travaux des docteurs Bonamy à Nantes (2), Degland à Rennes (3) sur la flore régionale, ainsi que le rétablissement du jardin botanique du port de Brest en 1763 et le développement des collections et jardins privés ou publics attestent de l'essor considérable non seulement de la botanique mais encore de tous les objets de l'histoire naturelle (zoologie, minéralogie, algologie...) et de façon plus générale de la science (4). La participation de nombreux bretons aux différentes missions scientifiques du XVIII<sup>e</sup> siècle est à cet égard significative, du brestois Alexis-Marie Rochon (5), auteur des *Voyages à Madagascar, au Maroc et aux Indes*, au vitréen Claude Savary (6), un des premiers égyptologues, en passant par le croisicais Pierre Bouguer, astronome, mathématicien et hydrographe, auteur en 1749, d'un ouvrage important *La figure de la Terre*.

Dans le cadre du congrès des Sociétés savantes de Bretagne tenu à Fougères en septembre 1995, nous avons voulu nous limiter aux voya-

geurs scientifiques natifs de la région de Fougères. Le choix de ces hommes est fixé par :

- l'existence de récits de voyage et la facilité de leur consultation.
- la prise en compte de voyageurs au statut différent : d'un côté une mission appuyée par l'Académie des sciences, de l'autre un voyage réalisé aux frais d'un amateur passionné et désintéressé.

### Ce qui les unit

Étrangers aux pays qu'ils découvrent, ces savants n'entretiennent avec lui que des rapports personnels, liés au hasard de leur déplacement et de leur présence en cet endroit. Ils ne sont pas là forcément pour leur plaisir, mais leur attitude n'est pas modifiée comme celle des captifs par l'effet d'une contrainte subie. Enfin les voyageurs se réservent dans leurs récits de voyages une possibilité d'expression libre. Il s'agit le plus souvent d'un commentaire désintéressé et vagabond qui puise, bien entendu, une part de sa matière dans les connaissances du voyageur mais dont l'intérêt est aussi dans le texte et avant tout dans la rencontre d'un pays et d'un homme.

En choisissant des voyageurs scientifiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, nous ne pensons d'abord que suivre un goût correspondant à une période souvent exploitée dans nos recherches. Pourtant ce choix a le privilège de ne faire intervenir que des hommes non influencés par le rôle de colonisateur et déjà dégagés des légendes et des mythes concernant les pays visités.

### Mais qui sont ces voyageurs ?

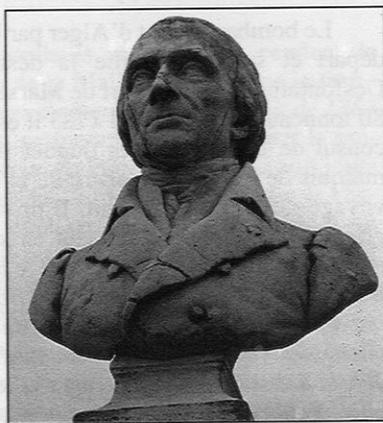
Les comparaisons et les oppositions ne peuvent avoir de sens qu'entre des voyageurs unis par une communauté de recherche et de centre d'intérêt. Les deux personnalités que nous avons retenues ont une même préoccupation scientifique : il s'agit de naturalistes mais ils n'ont pas dédaigné non plus l'histoire, la géographie et toutes les connaissances que le voyage leur permettait de ramener à leurs concitoyens. Rien d'autre que le désir de connaître ne les a conduits dans ces pays. Ces voyageurs sont aux prises avec des difficultés qu'ils ne peuvent ou ne savent pas résoudre et pourtant qu'ils ne veulent pas éviter. Les seules armes sur lesquelles ils peuvent compter : deux ou trois livres, quelques instruments scientifiques (boussole, baromètre, thermomètre, hygromètre...) et l'appui plus ou moins hypothétique d'un scientifique de renom bien placé à Paris, sans oublier les amis de

rencontre. La précarité de leurs conditions de vie et l'insuffisance de leurs moyens financiers expliquent aussi la "brièveté" de leur séjour (au maximum deux ans). Au-delà de ces caractéristiques les voyageurs scientifiques que nous allons découvrir ont connu les mêmes familles, les mêmes milieux sociaux et côtoyé les mêmes intellectuels à Fougères, Rennes ou Paris.

## René Louiche-Desfontaines

Il est né au Tremblay (Ille-et-Vilaine) à 20 kilomètres de Fougères le 14 février 1750 dans une famille de cultivateurs aisés (7). À quatorze ans René entre au collège de Rennes, géré par l'évêché depuis le départ des jésuites en 1762 ; dans cet établissement il a comme condisciples Félix Bigot de Préameneu, Ginguéné et surtout Claude Savary qui restera, jusqu'à sa mort en 1788, son ami intime et son confident (8). En 1773, Desfontaines s'installe à Paris pour y faire ses études de médecine. Peu passionné par la médecine, il prend ses grades mais il est davantage attiré par la botanique. Au Jardin royal du quartier Saint-Victor (le Jardin des Plantes fondé par Louis XIII en 1636), on donne un enseignement scientifique complémentaire de la médecine. Il suit les cours d'anatomie de Vicq d'Azyr et fréquente à l'occasion les cours de zoologie assurés par Buffon et Daubenton. Il fait la connaissance d'Antoine-Laurent de Jussieu et devient le protégé (9) de Louis-Guillaume Lemonnier (1717-1799), médecin en chef des armées et médecin ordinaire de Louis XV, puis de Louis XVI, créateur du jardin du Trianon. Ce dernier invite souvent Desfontaines en son château de Montreuil où il parcourt le jardin botanique rempli de plantes rares et, dès 1779, Lemonnier présente à l'Académie des sciences une note de botanique de son protégé.

En 1781, Desfontaines se fait recevoir docteur en médecine de la faculté de Reims (par souci d'économie) et le 17 octobre 1782, il est reçu docteur en médecine à Paris. L'année suivante il entre, grâce à l'appui de Lemonnier et de Jussieu, à l'Académie des sciences comme adjoint-botaniste surnuméraire et la même année il prépare un voyage en Barbarie.



*Buste de René Louiche-Desfontaines inauguré au bourg du Tremblay le dimanche 31 octobre 1937.*

*(Cl. J. Pennec).*

En fait, il eut à choisir entre le Liban et la Barbarie, mais l'amitié et les promesses de Guyot de Kercy (9), consul de France à Alger, décidèrent de son choix : *Je formai, en 1783, le projet d'un voyage aux côtes de Barbarie pour y faire des observations sur la géographie, les antiquités, les mœurs des habitants, et particulièrement l'histoire naturelle. Il me parut d'autant plus intéressant que ces contrées n'avaient encore été visitées par aucun naturaliste et que j'étais assuré, d'après plusieurs lettres de M. de Kercy qu'il me serait possible de pénétrer dans l'intérieur des terres et de parcourir les royaumes de Tunis et d'Alger dans presque toute leur étendue, depuis les confins de Tripoli jusqu'à ceux du Maroc. Je fis part de mon dessein à l'Académie des sciences ; elle voulut bien y applaudir, et m'accorda même les fonds nécessaires à mon entreprise* (10).

Le 5 juillet 1783, le naturaliste attend à Marseille son embarquement pour Alger ; dans une lettre adressée au savant André Thouin, en date du 6 juillet 1783, il signale que le débordement du Rhône à Lyon l'a retenu trois jours à Marseille et empêché de gagner Alger. Il poursuit : *J'ai observé sur les montagnes des environs de Marseille plusieurs jolies plantes qui ne croissent point aux environs de Paris... Les environs de Marseille sont charmants... La ville est grande, bien bâtie et très peuplée mais fort malpropre parce que les habitants jettent leurs immondices par les fenêtres en criant «passare»... J'ai vu plusieurs fois M. Guys justement célèbre par ses jolies lettres sur la Grèce (11)... Mille choses à MM. de Lamarck et Lhéritier, j'écrirai à M. Jussieu (12).*

### *La découverte du royaume de Tunis*

Le bombardement d'Alger par les Espagnols en août 1783 retarde son départ et surtout modifie la destination première. Le 16 août 1783 Desfontaines quitte le port de Marseille sur un petit bâtiment marchand de 80 tonneaux et le 25 août 1783 il est accueilli à Tunis par M. d'Esparron, consul de France, auprès duquel il est chaudement recommandé par le marquis de Castries, ministre de la Marine. Il semble que dès le début du voyage des choix s'opèrent. Il privilégie son rôle de naturaliste, de géographe, d'économiste, laissant en second plan l'archéologie : *Je dormis peu pendant la dernière nuit que je passai à bord ; j'avais l'esprit trop fortement occupé des lieux où je me trouvais... J'attendais le lendemain avec impatience, et je brûlais d'envie de toucher une terre où s'étaient passés anciennement tant d'événements mémorables, et de reconnaître encore les débris d'une des plus fameuses villes du monde au milieu des champs où elle fût autrefois. Dès son arrivée à La Goulette, port avancé de Tunis, il note : La surface de terre desséchée par l'ardeur du soleil n'offrait qu'un très petit nombre de plantes, les seules que j'observai dans la plaine étaient des kalis et des salicornes qui tapissaient les lieux bas et humides. Des bouquets de pancratium maritime s'élevaient aussi çà et là au-dessus*

*des sables brûlants du rivage, et des fentes des rochers les plus voisins du lac pendaient quelques touffes de capriers chargés de fleurs.*

Desfontaines s'intéresse bien entendu à l'histoire mais aussi aux mœurs et traditions des habitants, aux productions naturelles de la région sans jamais oublier l'aspect commercial.

Bien accueilli, il herborise dans un premier temps aux environs de Tunis avant de suivre, en décembre 1783, le camp du bey de Tunis, Hamouda. Desfontaines doit sans doute cette marque de confiance à l'amitié qui le lie à Moustapha Coja, beau-frère du jeune bey : *C'est à ses bontés que je dois toutes les facilités dont j'ai joui pendant le cours de mes voyages. Il ne m'a jamais refusé aucune des grâces que je lui ai demandées, et souvent même il est allé au-delà de mes désirs...*

*Deux camps volants partent tous les ans de Tunis et vont mettre les Arabes à contribution (les armes à la main)... L'un de ces camps entre ordinairement en campagne dans le courant de juillet ou d'août, et s'avance du côté de l'ouest vers la frontière d'Alger. L'autre sort en novembre, parcourt toute la partie méridionale du royaume, traverse les montagnes de l'Atlas et pénètre dans le désert jusqu'aux confins du territoire de Tripoli. Les tributs payés par les Arabes consistent en blé, dattes et huile, en moutons, en chevaux et argent...*

L'ignorance de la langue arabe reste un terrible handicap pour pouvoir se déplacer à l'intérieur des terres. Avec l'aide de Mme Venture de Paradis, femme du chancelier français à Tunis (13), il s'initie à l'arabe et dès le mois d'octobre il sollicite de son ami Savary un abrégé du dictionnaire arabe que celui-ci prépare (14).

Les lettres écrites à ses correspondants scientifiques pendant le voyage et le volume publié par Dureau de la Malle en 1838 sous le titre : *Fragments d'un voyage dans les régences de Tunis et d'Alger, fait de 1783 à 1786 par Louiche René Desfontaines*, permettent de reconstituer la première expédition du bey. Après avoir atteint Kairouan au bout de huit jours de marche puis Gafsa, où il réside jusqu'au 15 février 1784, il suit le chemin du Geridd (ou pays sec) et visite quelques oasis. Le 10 avril, après plus de trois mois et demi de voyage, il est de retour à Tunis et dès le 15 avril il écrit une très longue lettre à Lemonnier dans laquelle il raconte par le détail ses impressions de voyage. Tout d'abord :

– les moyens dont il dispose : *Le bey... a eu la bonté de me donner quatre chameaux. J'avais en outre acheté deux mules, loué une tente, et pris à mon service quatre domestiques dont trois nègres. Avant mon départ j'avais eu soin de faire une ample provision de riz, de biscuit, de viande salée.*

– le rythme : *Notre marche était lente, à peine faisons nous cinq à six lieux par jour au son des timbales, des trompettes et de quelques*

autres instruments de guerre... ou encore... Nous partions régulièrement sur les sept heures du matin, notre marche était ordinairement finie à midi, je dinais promptement, je m'armais de mon fusil et j'allais herboriser, accompagné d'un de mes nègres ou de gens du bey.

- le paysage : Les plaines voisines (de Kairouan) sont très étendues mais presque partout incultes. La terre est imprégnée d'une si grande quantité de sel marin, qu'elle en est toute blanche dans certains endroits ; aussi les eaux sont-elles toutes amères et saumâtres, et l'on ne trouve dans ces contrées que des plantes marines, des salsola, des kali, deux ou trois espèces de limonium, la scille et autres plantes qui couvrent les bords de nos mers.

Et parlant du Geridd : Le désert proprement dit n'est qu'une immense mer de sable qui fatigue et attriste la vue par son uniformité ; on n'y voit ni verdure, ni habitation humaine ; la nature paraît morte dans ces tristes contrées ; les vents y sont très fréquents ; lorsqu'ils soufflent avec impétuosité, toute l'atmosphère est obscurcie par une vapeur de sables volants qui ne laissent voir le soleil que comme au travers d'un brouillard épais...

- les découvertes botaniques et zoologiques : Chaque plante que je trouvais me donnait un plaisir inexprimable : c'était pour moi une nouvelle conquête... J'ai eu le plaisir de voir, pour la première fois, ...un très bel oiseau qu'on appelle houbara. Les environs de Tozer m'ont donné quelques jolies plantes, entre autres une superbe espèce d'orobanche à fleurs violettes, une sorte de paliurus qui s'élève fort haut, ... une nouvelle espèce de periploca, etc.... J'ai empaillé un cafsa, espèce de moineau dont le chant est fort agréable, et qui ne se trouve que dans le désert.

- l'architecture : Les maisons de Gafsa sont bâties sur le même modèle que toutes celles de Barbarie ; ses murailles sont de boue, quelques-unes de briques ; les portes, les fenêtres, tous les meubles sont en bois de dattier ; on n'en connaît point d'autres dans ces contrées : les gens du pays le disent incorruptible.

- la nourriture : Les geriddiens vivent de dattes, d'orge, de sauterelles préparées avec le sel et l'huile ; ils sont aussi très friands des chiens, coutume qu'ils ont conservée de leurs ancêtres.

- ses relations avec le bey : Le gouvernement de Tunis m'a donné, avec une honnêteté sans égale, les secours dont j'avais besoin. Le bey m'a comblé d'amitié, il aimait à s'entretenir avec moi, j'allais souvent dans sa tente, et toutes les fois que ses gens tuaient quelques oiseaux qui lui paraissaient rares, il ne manquait jamais de me les envoyer ; aussi j'étais obligé de voir les malades dont la santé l'intéressait, et je le faisais avec grand plaisir...

Il termine sa lettre à Lemonnier par cette mention : *j'ai pris beaucoup de notes sur les pays où j'ai passé, sur les arts, la culture, les mœurs des habitants, les diverses tribus d'arabes qui habitent le royaume, sur les ruines que j'ai rencontrées. J'ai acheté des médailles, copié beaucoup d'inscriptions qui pourront éclairer la géographie ancienne de ce pays.*

Ce premier voyage est l'objet d'une publication dans le *Journal des savants* du mois d'août 1784. Il écrit : *Si j'ai essuyé de grandes fatigues et diverses incommodités inséparables de ces sortes de voyages, au moins j'en suis dédommagé par une belle collection de plantes nouvelles et d'oiseaux rares que j'ai empaillés. J'y ai trouvé aussi plusieurs plantes nouvelles, entre autres, une espèce de jujubier à larges feuilles, une orobanche à fleur violettes, deux espèces d'apocins et quelques autres arbrisseaux.* Une lettre du consul de France à Tunis adressée au ministre de la Marine le 10 avril 1784 nous apprend que Desfontaines, fort content de son voyage, assure avoir une collection d'au moins deux cents plantes rares et curieuses et quinze oiseaux qui ne sont pas connus. Non content de s'intéresser à la botanique et à la zoologie, le naturaliste breton rédige un ensemble de notes sur les arts, la géographie physique et humaine, les coutumes des maures, la forme de gouvernement, la culture des terres et les diverses productions. Il ne perd surtout jamais de vue les possibilités d'échanges économiques : *A quelques lieues au-delà de Kairouan, on retire beaucoup de nitre de la terre, et cela dans une étendue de terrain si considérable, qu'il serait peut-être très avantageux au gouvernement de France de faire un arrangement relatif à cet objet avec la régence de Tunis. J'en ai déjà parlé au premier ministre, Sidi Moustapha Coja, il m'a répondu que ce commerce serait très avantageux, mais qu'il était contraire à la Loi du Prophète. Je suis néanmoins très persuadé que l'intérêt, s'il était considérable, aurait plus de crédit sur l'esprit du bey que le Coran.*

Il n'hésite pas à faire part de ces difficultés financières et matérielles : *On ne peut faire que des notes en voyageant ; je suis seul, obligé de dessécher les diverses productions que je recueille, ce qui m'emporte un temps considérable, dont je pourrais faire un meilleur usage, si j'avais un aide ; et plus loin : Les voyages dans ces pays sont fort dispendieux : on est obligé de faire des présents aux chefs des différents lieux que l'on veut parcourir. Il faut avoir de temps en temps des escortes plus ou moins considérables que l'on est obligé de payer. Un étranger qui voudrait voyager seul courrait le risque de perdre sa vie ou d'être dépouillé à chaque instant. J'espère passer encore un an dans ces contrées et les plantes des royaumes de Tunis et d'Alger seront bien connues.*

Un nouveau voyage le long des côtes tunisiennes le conduit (début juillet-août 1784) jusqu'à Sfax sur les bords de la petite Syrthe : *Le bey m'avait accordé des lettres de recommandation pour les caïds (gouverneurs) des lieux que je désirais visiter et une escorte suffisante pour que je n'eusse rien à craindre des arabes bédouins toujours prêts à dépouiller les*

voyageurs, et qui épargneraient encore moins un chrétien que tout autre... Il visite Hammamet, Phradise, Herkla, Sousse, Monestir et surtout Elgem où on trouve souvent des médailles et des antiques. On m'a dit que des Anglais en avaient enlevé anciennement de très belles statues de marbre. J'y ai acheté une petite tête de Diane, en marbre blanc ; elle est d'une belle forme, mais la figure est un peu gâtée.. Les terres des environs d'Elgem contiennent beaucoup de salpêtre : les gens du pays m'ont dit qu'ils en retiraient jusqu'à dix-huit livres par quintal...

Après avoir découvert Sfax, la plus jolie ville du royaume et la seule dont les rues soient pavées il renonce, sur les conseils du gouverneur, à poursuivre son voyage vers l'île de Djerba et Gabès parce que les arabes de ces contrées sont indomptés et fort misérables. Desfontaines s'intéresse alors au flux et reflux de la petite Syrte et obtient la permission de mesurer les marées, mais les conditions lui font regretter de n'avoir pu y apporter toute l'exactitude qu'il désirait.

Dès son retour à Tunis il annonce son prochain départ pour Alger : *On y est prévenu de mon arrivée et j'y serai bien accueilli du gouvernement comme je l'ai été dans ce pays.* Mais deux événements vont retarder son départ :

- l'attaque des Espagnols sur Alger en juillet
- l'épidémie de peste qui se déclare à Tunis dès le mois d'avril (15)

### *L'exploration du royaume d'Alger et des montagnes de l'Atlas*

Après avoir mis à profit ses connaissances médicales, pour lutter contre l'épidémie, il embarque sur une frégate anglaise et rejoint Alger où il est accueilli par le consul de France, Jean-Baptiste Guyot de Kerzy (16).

Pendant l'hiver 1784-1785 il poursuit dans les environs d'Alger ses recherches en histoire naturelle avant de découvrir à partir d'avril 1785 l'intérieur des terres et le mont Atlas grâce aux égards du bey d'Alger et du bey de Mascara. Il découvre la Mitidja, Blida, Médéa, parcourt la plaine du Chélif, visite Tlemcen, Arzew, Mostaganem, Mascara et après un long séjour au voisinage de cette ville il gagne la frontière du Maroc. Il fait part de ses découvertes dans une lettre à Savary (17) : *J'ai fait un long voyage dans l'intérieur des terres du royaume d'Alger. J'ai pénétré jusqu'aux frontières du Maroc. J'ai recueilli dans le cours de ce voyage de fort jolies plantes qui manquaient à ma collection. Je suis riche en insectes, ils habitent sur les plantes et ne coûtent pas beaucoup de peine à ramasser, aussi ne les ai-je pas dédaignés. Cette partie de l'histoire naturelle est tombée en discrédit parmi nous, cependant elle mérite bien l'attention du philosophe. Les insectes jouent un grand rôle dans l'économie du monde. Leur organisation, leurs mœurs présentent une foule de phénomènes intéressants, je ne crois pas que je me détache désormais de cette étude...*

*A-t-on reçu un mémoire sur deux espèces d'oiseaux particuliers à la Barbarie ?... Je crois qu'on en sera satisfait, je les ai décrits avec bien du soin et ce sont deux superbes oiseaux sur lesquels on n'avait jusqu'ici que des notions très vagues.*

*J'ai été très bien reçu par le bey de Mascara, il a eu mille attentions pour moi et m'a facilité tous les moyens pour voyager avec sûreté dans tous les lieux soumis à son gouvernement ; je l'ai accompagné dans une expédition militaire qu'il a faite sur les frontières du Maroc : nous avons enlevé 30 000 moutons et 400 chameaux à des arabes vagabonds qui avaient dépouillé un grand nombre de caravanes qui allaient d'Alger au Maroc.*

*Le royaume d'Alger est d'une fécondité admirable, il produit beaucoup de grains ; s'il appartenait à une nation éclairée, je crois qu'il n'y a guère de pays qui pût lui être comparé, mais les arabes sont très fainéants et ils ne cultivent la terre que pour avoir de quoi vivre et payer les impôts dus à la régence...*

*Les Algériens sont plus fiers et plus intraitables que jamais. C'est une chose bien étonnante de voir six mille Turcs commander à une grande étendue de pays et faire la loi aux puissances d'Europe, ils n'en respectent aucune et sont prêts à déclarer la guerre sur la moindre contestation contraire à leurs intérêts...*

*En post-scriptum, il ajoute : Tu me demandes si je sais l'arabe, non, je n'ai appris qu'à demander les choses nécessaires. Il eût fallu passer beaucoup de temps pour apprendre cette langue dont l'idiome est très différent de celles d'Europe, comme tu le sais. La langue franque qui est un mélange d'italien, d'espagnol, de provençal, m'a suffi. J'entends l'italien et le parle de manière à me faire entendre. Adieu, l'arabe d'Alger et de Tunis est fort différent de celui d'Orient, néanmoins il a du rapport.*

*Si par hasard M. Cheftel (18) avait besoin de quatre à cinq louis pour une commission dont je l'ai chargé, fais moi le plaisir de les lui avancer, je te les ferai remettre par M. Jué.*

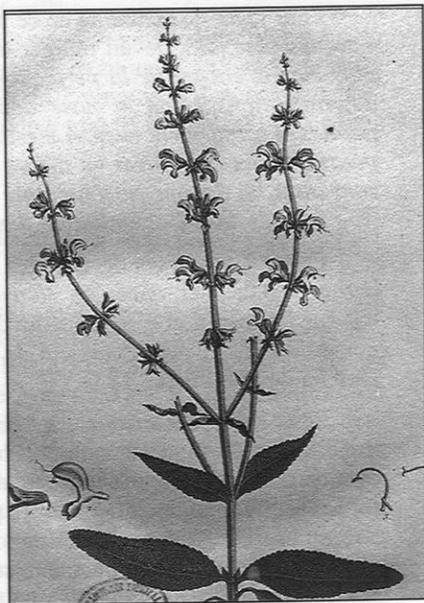
Un dernier voyage le conduit en août et septembre 1785 d'Alger à Constantine puis de Constantine à Bône, où il réside quelques jours, avant de se rendre à la Calle et de s'intéresser à la pêche au corail. Dans le journal qu'il nous a laissé de ce voyage il s'attache à des notions d'utilité pratique ; ce qui pique avant tout sa curiosité, c'est la nature de sol et du climat, la variété des productions (19). Lorsqu'il trouve des végétaux utiles il les décrit, en fait connaître les usages, indique le mode de culture qui leur convient, et ne manque pas d'étudier soigneusement leur nature pour savoir s'ils pourraient réussir dans nos climats : *je me suis procuré des échantillons des plus beaux grains du royaume d'Alger afin qu'on puisse les comparer avec les nôtres et les multiplier en France s'ils étaient d'une qualité*

supérieure à ceux qu'on y cultive. Je fais, Monsieur, tout ce qui dépend de moi pour faire un voyage utile (20). Après avoir refusé une proposition du bey de Constantine concernant un voyage dans l'intérieur du Sahara au printemps 1786, il se prépare au retour en France, retour envisagé dès le mois de juillet 1785 : *Je serai à Paris au commencement de l'hiver.*

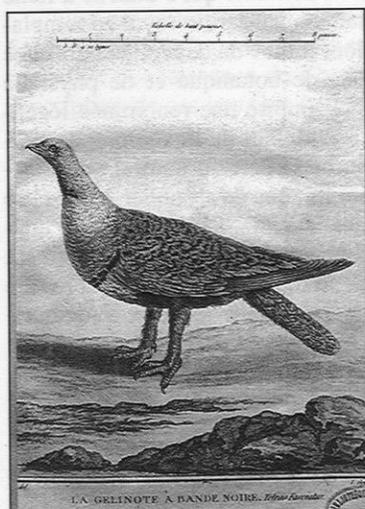
Le 14 novembre 1785 il arrive à Marseille où il est soumis à une longue quarantaine, la peste ayant reparu quelque temps avant son départ dans les environs de Bône et de la Calle. Ainsi prenait fin, non sans quelques regrets, un séjour de vingt-six mois en Barbarie (21).

### *Le retour en France*

Le 1<sup>er</sup> avril 1786 il rend compte à l'Académie des résultats de ses travaux ; il ramène de son voyage un volumineux herbier de deux mille plantes dont mille deux cents rares et trois cents nouvelles, mille cinq cents insectes, une quarantaine d'espèces d'oiseaux dont l'outarde hobara, le faucon bleu, le merle fauve, le merle barbu, la huppe aux pieds d'alouette, la caille des bois, la gelinotte à bande noire, presque tous les quadrupèdes de Barbarie, quelques minéraux et coquillages marins pétrifiés. Il a en outre une hyène vivante, un chacal, deux singes pithèques et un joli oiseau qu'on appelle "cattah", des peaux de lion et de panthère sans oublier différentes graines cueillies dans le mont Atlas ou au cours du voyage d'Alger à Bône et à la Calle (22). A cette collection il faut ajouter l'ensemble des notes rédigées au cours de son séjour ; déjà en avril 1784, il écrivait à Lemonnier : *J'ai pris beaucoup de notes sur la culture, les mœurs des habitants, les diverses tribus d'arabes qui habitent le royaume (de Tunis), sur les ruines que j'ai rencontrées. J'ai acheté des médailles, copié beaucoup d'inscriptions, qui pourront éclairer la géographie ancienne de ce pays ; mais ce n'est pas en voyageant qu'on peut faire quelque chose de suivi.* Ainsi son intention est claire : il veut réunir les différents matériaux de son voyage pour une publication. Si l'on excepte quelques articles parus dans le *Journal des savants* et dans les mémoires de l'Académie des sciences entre 1784 et 1790 il faut attendre 1798 pour voir paraître sous le titre : *Flora atlantica* l'étude des volumineuses collections de plantes ramenées de Barbarie. Par le qualificatif *atlantica*, il n'entend nullement faire référence à l'océan Atlantique mais, comme l'indique le sous-titre, au pays des Atlantes. La flore atlantique désigne l'ensemble des plantes qui poussent sur le mont Atlas, prolongé par l'auteur, jusqu'au royaume de Tunis (23). Cet ouvrage écrit entièrement en latin, indice de la valeur scientifique que Desfontaines veut donner à son travail, comprend deux volumes in-quarto de texte et deux volumes de 261 planches dessinées, sous sa direction, par trois peintres de talent, les deux frères Redouté (Pierre-Joseph et Henri-Joseph) et Maréchal.



Planches de l'ouvrage de Desfontaines «Flora Atlantica» (Cliché J. Penneç)



Planches tirées de l'article «Mémoires sur quelques espèces nouvelles d'oiseaux des côtes de Barbarie» par René Louiche-Desfontaines. Mémoires de l'Académie des Sciences, Paris, 1787. (Cliché J. Penneç)

Pour juger de la qualité de ce travail, écoutons Battandier qui, près de cent ans plus tard, devait rédiger une nouvelle flore de l'Algérie : *on est plus étonné encore de la perfection de son œuvre, de l'exactitude de ses déterminations et de la juste appréciation de la valeur spécifique de plantes si rapidement vues. À mesure que l'étude de la flore algérienne se poursuit, loin de trouver en défaut l'auteur de Flora atlantica, on arrive souvent à lui donner raison contre ses continuateurs, qui se sont parfois trop pressés dans l'assimilation des plantes.*

Quant à ses notes de voyage, quelques extraits furent publiés par le baron Walckenaer dans les *Nouvelles annales des voyages* en 1830, lorsque l'expédition d'Alger attira de nouveau l'attention sur ce pays. Une nouvelle édition plus complète de ces notes de voyage fut réalisée par Dureau de la Malle en 1838.

Ses biographes expliquent l'absence de récit suivi par «un excès de timidité ou de modestie» mais Flourens dans son éloge à l'Académie évoque plutôt la perte d'une partie de ses notes confiées par Lemonnier au roi Louis XVI. Tous sont unanimes pour reconnaître sa souplesse de caractère, son savoir faire, son esprit de tolérance, sa prudence en matière d'opinions politiques, son dévouement, ses qualités de cœur. Sur le plan professionnel, «il a laissé à la botanique descriptive des ouvrages d'une qualité achevée, à l'anatomie végétale une découverte d'un ordre éminent».

Peu de savants ont eu de leur vivant la notoriété qui s'attache à René Louiche-Desfontaines. Professeur de botanique au Jardin royal en remplacement de Lemonnier puis au Muséum dont il fut l'un des fondateurs avec Daubenton, Thouin et Jussieu, ses leçons de botanique et de physique végétale eurent pendant la Révolution et l'Empire une renommée légendaire : «On se pressait en foule à ses leçons pleines de bonhomie, de simplicité, de candeur ; sans autre prétention de la part du maître, que l'instruction de ses élèves ; sans autre soin pour lui, que de s'oublier ou de faire qu'on l'oublîât ; tout entier aux autres, jamais à lui... Pendant plus de quarante ans, près de mille cinq cents personnes sont venues régulièrement chaque année entendre M. Desfontaines au Jardin des Plantes. Presque tous ceux qui savent la botanique en France, la savent ou de lui ou de botanistes qui ont été ses élèves (24)».

Premier professeur de botanique à la Sorbonne lors de la création de la faculté des sciences de Paris, membre de l'Académie des sciences depuis 1783, il en devient président en 1803 et c'est lui qui, lors du couronnement de Napoléon 1<sup>er</sup>, adressa à l'empereur au nom de l'Institut les compliments de ce corps savant.

Desfontaines meurt le 16 novembre 1833 (25) ayant exercé, pendant près d'un demi-siècle sur l'histoire naturelle et sur la plupart des naturalistes, une influence reconnue de tous, et de tous respectée. Notons un de

ses derniers désirs, formulé dans les dernières années de sa vie : «que, si jamais on faisait son éloge, on n'oubliât pas d'y noter que ce même bourg de Tremblay, qui lui avait donné naissance, avait aussi vu naître un autre académicien, le savant anatomiste Bertin ; comme s'il eût craint que, jusque dans cette circonstance, on s'occupât trop de lui seul, et l'on ne songeât pas assez aux autres».

## Auguste Bachelot de la Pylaie

Le second personnage objet de notre étude, loin d'avoir la réputation de René Louiche-Desfontaines, se classe, malgré l'injustice de la postérité à son égard, parmi les grands botanistes-explorateurs français de l'Amérique du Nord au même titre que Charles Richard, Palisot de Beauvois, Bosc et François-André Michaux. Naturaliste, géographe, dessinateur voire archéologue et préhistorien, le fougereux Auguste-Jean-Marie Bachelot de la Pylaie peut grâce à ses études floristiques sur Terre-Neuve et les îles voisines de Saint-Pierre-et-Miquelon être reconnu comme le premier explorateur de ces terres lointaines. Depuis l'excellent essai du colonel Gillot, utilisant les recherches des érudits régionaux tels que Daniel Bernard, Bourde de la Rogerie, Étienne Aubrée, Le Bouteiller, Le Goaziou, nous disposons d'informations précises non seulement sur sa vie mais encore sur son activité intellectuelle.

Les différentes lettres adressées à A.-L. de Jussieu, Cuvier, Bory de Saint-Vincent et les manuscrits conservés au Muséum ont contribué à une meilleure connaissance de l'homme et du savant entre 1816 et 1826. La description de ses voyages à Terre-Neuve et le relevé détaillé des sources manuscrites et bibliographiques ont fait l'objet d'une publication par J.-F. Leroy, sous-directeur au Muséum, dans le cadre des colloques internationaux du C.N.R.S. en 1956 sous le titre *Les botanistes français en Amérique du Nord avant 1850*. Les nouvelles acquisitions de documents effectuées en 1989-1990 dans le sud-ouest de la France par la bibliothèque municipale de Rennes et les Archives départementales d'Ille-et-Vilaine permettent aujourd'hui de mieux connaître ses années de jeunesse, et surtout ses divers correspondants et amis. Il s'agit d'une part de plus de 160 lettres concernant les affaires familiales, la gestion de ses biens, la botanique, l'archéologie bretonne et d'autre part de dossiers renfermant :

- des notes de voyages (île de Sein, Saint-Pol-de-Léon, Vannes, le Loiret...)
- des notes manuscrites en vue de la constitution d'une flore de Bretagne (1822-1823)
- des brouillons de lettres écrites à l'île d'Yeu et à Noirmoutier (concernant son arrestation en 1831)

- des notices de «toutes les histoires de Bretagne et autres ouvrages écrits sur cette province, ses villes et ports, tant imprimés que manuscrits».
- de différentes pièces sur les antiquités de Bretagne, les sobriquets appliqués aux habitants des villes et bourgs...

### *Le cadre familial et les années de formation*

Auguste-Jean-Marie Bachelot de la Pylaie, né rue de la Pinterie à Fougères le 25 mai 1786, est le fils de René Roch et de Claire-Renée Vigeon, dame du Plessis, native de Bazouges-la-Pérouse (26). La famille Bachelot est alliée à plusieurs familles notables de la région de Fougères : les Chauvin de la Nolière qui comptent plusieurs chirurgiens, les Bégasse des Flégés propriétaires à Baillé, les Le Breton dont un représentant Roch-Pierre-François sera député à la Législative puis à la Convention enfin membre du Conseil des Cinq-Cents.

Le patronyme de la Pylaie provient du manoir du même nom, situé en Lécousse, commune limitrophe de Fougères, propriété de la famille Bachelot depuis la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son père, né en 1752, est membre de la municipalité de Fougères depuis 1778. Ardent défenseur de la Révolution il occupera en 1795 pendant une courte période, les fonctions de maire avant d'être révoqué.

A la mort de son père, survenu le 17 floréal au XI (7 mai 1803), il est fils unique et seul héritier. Il dispose alors d'une honnête aisance et ses biens composés de terres et de maisons à Fougères, Lécousse et Romagné font l'objet d'une gestion méticuleuse. Dégagé de tout souci matériel, il peut se livrer à sa passion de l'histoire naturelle, de l'archéologie et des voyages.

Si l'on accorde quelque crédit à la notice bibliographique rédigée en 1828, de sa main, pour M. de Kerdanet, sa vocation de naturaliste remonte aux premières années de l'enfance (27). Il déclare que *pouvant à peine marcher, il faisait battre les haies vives et les arbrisseaux de la maison paternelle pour recueillir les divers limaçons qui s'y réfugiaient et dont il classait les coquilles selon leur forme et leur couleur*. Dès l'âge de onze ans il compose des herbiers et les met en valeur grâce à ses qualités de dessinateur. Mais c'est au naturaliste Bory de Saint-Vincent, alors en garnison à Fougères, qu'il *doit surtout le talent particulier avec lequel il disposait ses plantes*.

En 1799 M. de la Pylaie inscrit son fils à l'école centrale de Laval, mais l'établissement manquant de maître de peinture et d'équitation, le jeune Bachelot rejoint le lycée de Rennes en 1804 pour suivre les cours de belles-lettres de Germé. L'année suivante il est de retour à Laval où il vit dans l'intimité de ses professeurs jusqu'en 1808, s'intéressant à la minéralogie et à la botanique.

Nommé secrétaire de la Société des arts et des lettres de la Mayenne en 1807, il parcourt la région de Laval, visite la Roche aux Fées dont il fait la description et le dessin, et poursuit ses recherches archéologiques dans le Maine.

Vers 1810, Bachelot s'établit à Tours et pendant deux ans il découvre la Touraine. On le voit à Courçay, à Loches, à Ussé, à Marmoutiers. Il enrichit ses herbiers, accumule des notes, remplit ses carnets de dessins, et surtout il constitue un premier réseau de correspondants parmi lesquels Desvaux, futur directeur du jardin botanique d'Angers.

Le 10 novembre 1811 il quitte Tours pour Paris. Sur ces premières années parisiennes nous avons peu d'indications si ce n'est en 1812 la réception d'un de ses dessins au Salon : *Mon dessin du château de Fougères fut admis à l'exposition publique de tableaux. L'ayant lithographié moi-même, j'en ai répandu quantité de copies* (28). Il semble par ailleurs que Bachelot fréquente assidûment les leçons de botanique et d'histoire naturelle du Muséum dirigées par les savants de l'époque : Cuvier, Desfontaines, Geoffroy Saint-Hilaire, Jussieu, Lacépède. Ses relations avec son compatriote Louiche-Desfontaines sont attestées par le naturaliste rennais Jean-Vincent Degland dès janvier 1813 : *Sans doute que le paquet de lettres que je vous ai adressé sous la date du 19 décembre dernier vous est parvenu à Paris, et qu'il a croisé celle dont vous aviez chargé Monsieur Bert. Si vous n'aviez pas reçu cette pacotille d'écriture et de commissions je vous prie de me le marquer sans délai ; si vous l'avez reçue votre silence en sera pour moi la preuve, et encore mieux les soins que vous mettrez à me procurer les différentes choses que je vous demande. Vous voyez par tout l'embarras que je vous cause que j'use amplement de vos bons offices, j'en use comme un provincial — je ne sais si parmi les commissions dont je vous embarrasse, je vous ai donné celle d'aller voir de ma part l'estimable Monsieur Lombard cultivateur d'abeilles, demeurant rue des Grands Augustins, n°7. Tâchez, je vous prie de le voir, de lui parler de moi et de savoir si une lettre que je lui ai adressée par Monsieur Bosc lui est parvenue... Je vous recommande derechef toutes mes autres commissions.*

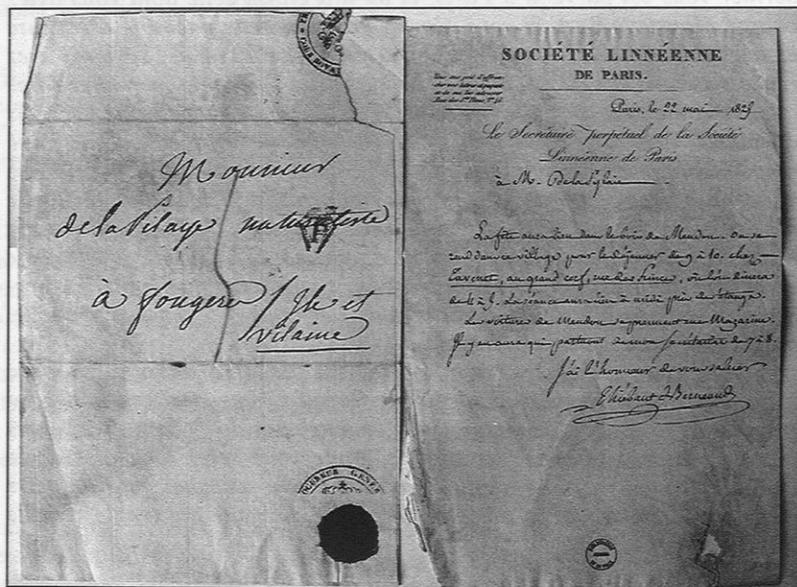
*Vous avez quitté trop tôt la Bretagne, je dîne aujourd'hui avec Monsieur Desfontaines chez Monsieur Germé ; vous êtes trop loin pour trinquer avec nous. L'intention ne dédommage pas de l'absence... Si vous pouvez porter vous-même la lettre ci-jointe vous serez bien aisé de le connaître — vous m'obligeriez en profitant d'une occasion pour me faire passer la seconde partie du tome second et suivante du supplément de Monsieur Poiret* (29).

Quelques mois plus tard une nouvelle lettre de Degland précise les occupations de Bachelot et leurs relations amicales : *Je m'empresse de répondre à votre lettre du 6 courant, et de vous témoigner ma surprise de*

n'avoir pas reçu l'agrostographie de Monsieur de Beauvoir dont vous me parlez... Je vous prie de faire des recherches sur la déviation de ces objets. J'y suis intéressé et je vous en aurai obligation.

Je suis fâché de ce que vous ne puissiez pas venir cette automne en Bretagne, mais je sens la solidité des raisons qui vous retiennent ailleurs. J'espère qu'une autre année elles ne seront pas aussi puissantes ; et que vos travaux pour l'encyclopédie et vos soins pour votre herbier vous permettront de venir visiter et instruire les tristes naturalistes de votre pays. Je vous saurai beaucoup de gré de songer à moi pour la cryptogamie. Cette partie de mon herbier est pauvre et mal déterminée.

Un autre article auquel je vous prie de songer avant tout autre, est l'abonnement aux annales du Muséum d'histoire naturelle. Je ne l'ai pas renouvelé depuis la neuvième année de ce recueil, dont les derniers cahiers ont été imprimés en 1811. Le prix de l'abonnement était de 66 francs par année pour les départements, chez Dufour et compagnie rue des Mathurins Saint Jacques, n° 7. Il paraissait un cahier par mois. Vous m'obligerez de renouveler mon abonnement à ces annales pour la dixième année qui doit toucher à sa fin. Vous savez que mon adresse est à Monsieur Degland, docteur médecin, professeur d'histoire naturelle à Rennes. Ne manquez pas de me marquer s'il faut envoyer à Paris ou à Madame votre mère le montant de votre déboursé. Je ne suis point surpris de l'agrément



Invitation du secrétaire perpétuel de la Société linnéenne de Paris adressée à M. de la Pylaie, 22 mai 1825 (Bibl. mun. de Rennes, ms 1336 – cliché J. Penneç)

*que vous avez eu aux herborisations de Monsieur de Jussieu. Je n'ai point connu de savant plus aimable. Rappelez-moi au souvenir et à l'amitié de Monsieur Desfontaines. Ne doutez point du plaisir que j'ai à recevoir de vos nouvelles ; et croyez à la considération et à l'attachement qu'à pour vous J. V. Degland (30).*

En 1814 Bachelot publie dans le *Journal de botanique appliquée à l'agriculture, à la médecine et aux arts* plusieurs articles sur les mousses (31). La chute de l'Empire le ramène dans sa ville natale sans pour autant diminuer ses activités botaniques. Il fait paraître de nouvelles études sur les mousses, précédées d'une notice sur les environs de Fougères et réalise quelques nouveaux dessins du château de Fougères. Il parcourt les campagnes environnantes ; on le voit, album en main, à Saint-Aubin-du-Cormier, au Mont-Saint-Michel, au Mont-Dol ; il herborise dans les forêts de Haute-Sève, de la Ville-Cartier. Au mois de décembre 1815 il explore la région de Dinan et Saint-Malo prolongeant ses découvertes au printemps 1815 vers Corseul, Jugon, Saint-Brieuc, enfin Brest où il rencontre M. de Fréminville. Il parcourt encore le Léon, les Monts d'Arrée, la presque île de Crozon et s'attarde dans la forêt du Faou. Au cours de ses déplacements il prend des notes, dessine, fait des relevés, développe ses dons d'observation dans tous les domaines. Il s'intéresse aussi bien à la botanique et à la zoologie qu'à la préhistoire et à l'archéologie. Il se consacre à l'étude des mégalithes de la forêt de Fougères et commence un catalogue des monuments mégalithiques de la péninsule armoricaine.

### *Les voyages à Terre-Neuve et à Saint-Pierre-et-Miquelon*

Est-ce quelque rencontre survenue au cours de ce dernier voyage qui lui donne l'idée d'un voyage possible à Saint-Pierre-et-Miquelon ? Toujours est-il que, le 14 avril 1816, M. Bourrilhon, commissaire de marine chargé du service des îles de Saint-Pierre-et-Miquelon, lui écrit de Saint-Malo : *J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 de ce mois pour me faire part du projet que vous avez de passer aux îles Saint-Pierre-et-Miquelon, pour satisfaire votre goût comme naturaliste ; je dois vous prévenir, Monsieur, que cette colonie ne présente rien de bien remarquable pour un curieux et que pendant les dix années que j'y ai passées avant la Révolution, j'y ai vu à différentes époques, deux messieurs, qui y étaient venus pour le même objet, et qui n'y ont resté que bien peu de temps, parce qu'ils n'ont trouvé sur le sol de ces îles que des choses très ordinaires, et ils les ont quittées sans être satisfaits de leurs voyages.*

*Monsieur Cantin de la Houdinnaye était venu chez moi vendredi dernier, pour me communiquer la lettre que vous lui avez adressée pour l'entreprise de votre voyage, il me fit la grâce de me consulter sur ce que vous aviez à faire à cet égard, je me fis un vrai plaisir d'entrer dans les plus grands détails au sujet de votre entreprise. Il me quitta en me disant qu'il*

*allait vous écrire et qu'il ne ferait aucune démarche pour rassembler vos effets..., ainsi que pour vous obtenir de l'argent, que lorsqu'il aurait reçu votre réponse sur les conseils qu'il allait vous donner.*

*Quoique je n'aye pas l'honneur de vous connaître, Monsieur, je crois pouvoir me permettre de vous dire, que vous ferez bien de vous en tenir aux sages avis qui vous seront donnés par Monsieur Cantin de la Houdinnaye, ami intime de votre famille (32).*

Sans doute Bachelot a-t-il été informé, lors de son passage à Brest, de la préparation de l'expédition pour Saint-Pierre-et-Miquelon. Celle-ci, composée des flûtes la *Caravane* et la *Salamandre*, avait pour objectif la reprise de possession des ces îles (reprise en date du 22 juin 1816). Elle était aussi chargée du retour sur l'île des 447 survivants des rapatriés de 1793 (33). Tous les embarquements prévus pour Terre-Neuve n'ayant pu être chargés, le départ d'un nouveau bateau est envisagé (34). Le 21 mai 1816, le ministre écrit à MM. les commandant et intendant de la marine à Brest au sujet de la demande de M. Bachelot de la Pylaie qui désire s'embarquer à bord de la *Cybèle* : *Je ne vois pas d'inconvénient à permettre l'embarquement... de Monsieur Bachelot de la Pylaie, au sujet duquel Monsieur le commandant m'a écrit le six de ce mois ; mais le Roi ne devant point supporter la dépense d'une mission qu'il n'a point ordonnée, Monsieur Bachelot de la Pylaie devra voir Monsieur de Kergariou et lui demander son agrément pour les arrangements relatifs à son logement et à sa nourriture à celle des tables où ce capitaine jugera devoir le faire admettre...* (35). L'appui de Jussieu, sollicité par lettre le 3 mai 1816, aura été très efficace. Bachelot s'embarque à Brest, le 3 juin 1816 à huit heures du matin sur la frégate la *Cybèle* ayant MM. de Kergariou comme commandant et de Bougainville pour commandant en second (36). Le départ de France, la vie à bord, les péripéties du voyage lui permettent d'exprimer, dans son journal, toutes ses qualités d'essayiste et de mémorialiste. Les vingt-cinq jours de traversée font l'objet de descriptions minutieuses, vivantes et pittoresques :

*3 juin, 8 heures du matin : préparatifs d'appareillage ; embarqué le grand canot ; appareillé sous la voile d'étai et fait un nord pour attendre l'agent comptable que la yole était allée prendre à terre. Il arrive à bord à 8 h 30 ; hissé la yole et fait route pour sortir du goulet. Cri de l'équipage : voilà nos dettes payées. Dessiné Laninon, deux vallons et la sortie du goulet. Viré de bord pour passer les Parquettes (roche) à 11 heures gouverné au plus près, le cap à l'ouest filant 7 nœuds. À midi relèvement de la pointe du Porzic... Route pour Terre-Neuve c'est-à-dire Saint-Pierre (37). Le 8 juin, à 250 lieues de la France, il écrit à Jussieu : *Monsieur, un brick français nous aborde et je saisis cette occasion pour vous remercier des démarches que vous avez faites en ma faveur. Je vous dois le bonheur de naviguer le plus heureusement possible vers un pays où je vais trouver des richesses pour la science que vous cultivez. O, Monsieur, quelle source de reconnaissance.**

Le vendredi 28 juin, après une traversée sans histoire, la *Cybèle* jette l'ancre à Saint-Pierre. Deux jours plus tard, Bachelot note dans son journal : *Dimanche 30 juin. Tout le monde est allé à terre ; ennui des matelots de ne trouver ni fille, ni cabaret. Toilette pour aller à la messe où trois gosiers ont abusé de la patience des âmes dévotes en essayant la messe du mont parce que c'était la fête patronale... Plus de monde dehors que dedans la tente qui tenait lieu d'église.*

*De là je m'enfonce seul dans les terres, je passe au sud du crucifix informe qui se trouve sur l'éminence où je trouvai mes premières lycopodes : je me dirige sur la montagne la plus élevée d'où je découvre presque toute l'île. Temps extrêmement serein et chaleur de 18° à 19°.*

Accompagné de M. Bosc, il visite le mercredi 3 juillet l'île aux Chiens et réalise quelques croquis de la rade et des cases de miquelonnais établis dans ces îles : *L'île aux Chiens contient une quarantaine de barques de pêche ou en tentes encore, qu'on évacue l'hiver vu qu'on y est exposé à tous les vents ; on s'y rend néanmoins quelquefois pour tuer les oiseaux de mer qui abondent dans ces parages... Les baraques s'établissent assez souvent dans les parties basses, parmi les galets entassés en forme de dunes, parce que c'est sur ces amas qu'on étale les morues pour les sécher... Vis à vis les groupes d'habitation l'on établit ordinairement un chauffau qui est l'atelier où l'on tranche la morue. C'est là qu'on lui coupe la tête, qu'on enlève ses boyaux et qu'on ouvre son corps pour le porter ensuite sécher sur les graves ou sur les bancs de cailloux. On préfère ces localités parce que la pierre s'échauffe beaucoup par la chaleur.*

*Ces chauffaux toujours au bord de la mer consistent en une maison allongée ou en une espèce de corridor élevé ouvert à ses deux extrémités couvert par un petit toit en faîte et dont les côtés ne sont ainsi que le toit qu'un treillage en branches de sapin entrelacées entre les pièces qui font la force de cette construction. Ces pièces principales descendent au-dessous du plancher de cet atelier dont l'élévation est calculée sur celles où parviennent les eaux dans les grandes marées. Ce chauffau ainsi porté sur ses poteaux a un aspect très pittoresque établi horizontalement sur un plan oblique, l'extrémité qui fait face à la mer offre une échelle dont la largeur égale celle de l'ouverture de l'atelier.*

*L'île offre encore de petites cabanes en cône élevé qui ne sont autre chose que les dépôts de sel dont on se sert pour la préparation des morues. Au devant de l'ouverture et à l'extrémité de l'échelle se trouve une plate-forme où l'on porte et dépose le poisson que les bateaux apportent chaque soir de la pêche. Aussitôt qu'elle est arrivée on la prépare sur le champ, ce qui oblige, chaque fois que la morue donne, les malheureux ouvriers de passer la nuit, pour reprendre les travaux du jour aussi tôt que celui-ci réparait. Si les hommes excédés de la fatigue d'un travail continu ou malades veulent prendre un moment de repos, les capitaines qui surveillent l'ouvrage, les raniment à coups de bâton, ce qu'on appelle le bois*

*blanc de Terre-Neuve. Le matelot qui s'engage pour tout le temps de cette pêche reçoit une modique somme dont le total éprouve encore le plus de réduction qu'il est possible aux capitaines et aux armateurs, mais beaucoup promettre c'est toujours l'usage. Si ce malheureux après avoir ramé 20 heures de suite éprouve une courbature ou un abattement général, certains armateurs le traitent avec une forte rôtie de vin. Pendant que notre homme repose ils le visitent et s'assurent s'il dort paisiblement ; s'il a reposé ainsi toute la nuit, au matin on lui fait prendre une même dose de vin chaud et on l'engage à se lever. S'il s'y refuse par un reste de fatigue, martin bâton lui rend son activité précédente. Je tiens ces détails de qui se félicite de l'application du remède. On ne considère que la morue et tout est bon et licite lorsque le pêcheur y trouve son avantage, épiant jusqu'aux moindres mouvements de l'équipage ; la corde ou le bâton menace sans cesse quiconque se ralentit ou veut se reposer lorsque la pêche est favorable (39).*

Du mercredi 10 juillet au 5 août il herborise au Croc malgré l'inconfort de son installation à bord pour ce type de travail et malgré la pénurie de moyens. Il observe le merle et le geai de Terre-Neuve, s'émerveille devant les chiens de Terre-Neuve (*excellents à l'eau, ces animaux joignent l'adresse à l'intrépidité*), compare la qualité des morues et des légumes : *les fraises et framboises sont meilleures et plus grosses que celle de France, par contre les patates sont vaseuses, aqueuses en raison de l'humidité du sol, elles sont excellentes à Miquelon.* Il s'intéresse également à l'habitat et aux nouvelles constructions : *On ne bâtit point à Saint-Pierre de maisons en murailles parce que le mur s'échauffe fort difficilement, on ne les construit qu'en bois parce que les closures des planches s'échauffent par la chaleur du pôle bien plus vite... Toutes les nouvelles constructions seront séparées parce que chacun s'établit au milieu de sa propriété qui a un diamètre de 4 à 600 pieds.*

Le 5 août il part du Croc pour faire le tour de Terre-Neuve. Hélas ! le mauvais temps le surprend dans le détroit de Belle-Île alors qu'il est en vue du Labrador et des îles de Quirpont. La *Cybèle* revient s'abriter dans le Havre-du-Croc avant de gagner la baie de Carouge (ou cap rouge). Bachelot met à profit la dernière étape de son séjour pour réaliser un inventaire des différents havres avec le nombre de bateaux que l'on y rencontre sans oublier pour autant les herborisations et les relevés topographiques qu'il poursuit jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre, jour de son départ pour la France. Il s'occupe encore à dessiner les côtes des terres voisines, à mettre en ordre ses collections et à en faire une description. Voulant s'enfoncer dans l'intérieur des terres pour avoir une idée plus exacte de la flore hors de l'action océanique, il tente à deux reprises l'exploration de la baie aux Lièvres au nord du Croc. Au cours de la deuxième tentative (28 septembre), accompagné du chirurgien du bord et du pilote, ils s'égarèrent et

passent deux nuits dans les bois avant de regagner le bord où tout le monde les avait crus perdus dans la forêt et dévorés par les bêtes sauvages.

Le bilan de ce premier voyage qui s'achève à Brest le 21 octobre 1816, après une traversée pénible, est loin d'être négligeable : il fait don au Muséum d'environ deux cents espèces de plantes vasculaires et il évalue d'autre part à trois cents espèces les mousses, hépatiques, algues, lichens et champignons qu'il a rapportés. Dans leur rapport du 22 avril 1818 sur cet herbier, Desfontaines et Jussieu sont d'accord pour que la permission demandée par le naturaliste-voyageur d'imprimer dans les mémoires du Muséum lui soit accordée. Las ! il ne semble pas qu'ait jamais paru le moindre article sur le voyage à Saint-Pierre-et-Miquelon dans ces mémoires.

### *Le voyage à Terre-Neuve*

Retré à Brest fin octobre, Bachelot y séjourne un bon mois avant de regagner Fougères. Dès le printemps 1817, il visite la Basse-Normandie jusqu'à Cherbourg, et la Bretagne, puis il se rend à Paris où il demeure jusqu'en juin 1818. Il occupe ses journées à consulter les bibliothèques et l'herbier du Muséum, à étudier et décrire ses collections, à herboriser aux environs de Paris avec Jussieu, à participer aux activités de la Société des antiquaires de France, laquelle l'agrèera comme associé le 9 mai. En juin 1818, il quitte Paris pour le Havre afin de se rendre par mer à l'île d'Ouessant où il séjourne plusieurs mois avant de prospecter, au début de 1819, différentes régions du Finistère : Le Faou, la forêt du Cranou, la montagne Saint-Michel-de-Brasparts.

Contre toute attente, après avoir espéré partir pour la Cochinchine, il embarque le 1<sup>er</sup> juillet 1819 pour Terre-Neuve à bord de la corvette *L'Espérance* commandée par le capitaine de vaisseau Des Rotours. Après un voyage fort agité il arrive enfin à Saint-Pierre le 29 juillet et ses intentions sont claires : *Retourner au nord de Terre-Neuve achever mes observations*. Pourtant dans une lettre à Jussieu du 19 août il écrit : *J'ai vu qu'il me restait à faire tant ici que j'ai pris le parti d'y rester et de revenir en France sur le bâtiment qui quittera la station de Saint-Pierre à la fin de l'automne prochain*. Mais il ne s'agissait encore que de projets et la réalité s'avère toute différente.

Pendant une année il reste autour de Saint-Pierre-et-Miquelon, découvrant à bord de la goélette *La Rose* la baie du Désespoir (10 octobre - 6 novembre), herborisant à Miquelon (40), se consacrant pendant une partie de l'hiver à la zoologie. Enfin le 27 juillet 1820, il embarque sur la corvette *L'Active* commandée par M. de Robillard pour le tour de Terre-Neuve par le golfe du Saint-Laurent et le détroit de Belle-Île. Ce périple de 40 jours est jalonné de divers séjours sur les côtes : 15 jours dans la baie de

Saint-Georges, 8 jours à Ingornachoix, 6 jours dans la baie du Nord, enfin un mois et demi au Havre-du-Croc. Le 2 novembre 1820, après 15 jours de traversée, *L'Active* jette l'ancre en rade de l'île d'Aix, à Rochefort.

Pendant les seize mois qu'a duré son second voyage, Bachelot de la Pylaie a fait plusieurs envois au Muséum dont certains ne parvinrent à destination qu'après de longs délais et de multiples vicissitudes. Le premier envoi, annoncé dans une lettre à Cuvier en juin 1820, comprend quatre caisses dont trois de plantes et une d'oiseaux qui complète la collection de l'année précédente. Les plantes concernent, dit-il, ma récolte de l'île de Saint-Pierre et j'en destine les plus belles à votre Muséum... L'inventaire réalisé par Valenciennes mentionne 23 spécimens de mammifères et d'oiseaux dont plusieurs espèces et peut-être un genre nouveau. Le 28 février 1821 le Muséum reçoit des objets d'histoire naturelle remis par Bachelot à l'intendant de la marine à Rochefort. Dans ce nouvel envoi on dénombre 40 spécimens, plus une liste d'insectes et de coquilles en mauvais état de conservation auxquels il faut ajouter un petit lot de plantes remis à M. Desfontaines. Par contre aucune nouvelle de l'envoi de plantes vivantes arrivé à Brest sur la gabare *Le Golo* au début du mois de septembre 1819, ni de l'envoi d'oiseaux de Miquelon confié au commandant de la corvette *L'Expéditive* en décembre 1819. Dans une lettre adressée à Thouin le 4 septembre 1819, Laurent, directeur du jardin botanique de la marine à Brest évoque le problème des caisses de plantes : *l'auteur de cet envoi est un nommé de la Pylaie, rentier, naturaliste avec quelques connaissances ; il suit une petite correspondance avec Monsieur Desfontaines, mais c'est un fameux brouillon, il déclare à Monsieur Le Gris en lui faisant son envoi qu'il a expédié à la hâte, n'ayant que peu de temps à lui. Il n'y a joint ni étiquette, ni aucune contremarque, il se rejette sur les moyens que l'on aura de les reconnaître lorsqu'elles seront en fleurs, il déclare cependant y avoir dans cet envoi le rosier de Pennsylvanie, le Sarracemia, les plate-bierre, les rubus...* (41)

Bachelot avait pourtant conservé une part importante de sa collection en particulier l'ensemble des algues marines et des récoltes de l'été 1820 (42). Malgré les promesses de dépôt au Muséum, il semble, d'après sa correspondance, qu'il détienne sa collection ou tout au moins une partie en 1848. Nous n'avons guère de précisions, en l'état actuel de nos recherches, sur le lot considérable de paquets contenant des plantes déposées en herbier mentionné dans son inventaire.

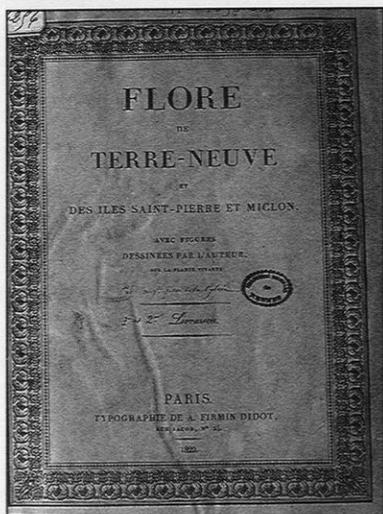
De ces voyages à Terre-Neuve et Saint-Pierre-et-Miquelon on ne connaît que quatre publications :

- un article dans les *Annales des sciences naturelles* (1825)
- une notice sur l'île de Terre-Neuve (1826)
- un article dans les *Mémoires de la Société linnéenne de Paris* (1827)

- un fascicule de la flore de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre-et-Miquelon (1829) (43).

Il est vrai que ses déplacements incessants lui laissent peu de temps pour la rédaction. Dès son retour de Terre-Neuve, il parcourt la Charente et les environs de Bordeaux avant de visiter à pied l'intérieur de la Bretagne (1821) et de s'intéresser aux algues pélagiennes dans la région de Quimper. En 1823 il travaille sur les modifications de la végétation marine selon les latitudes sur la façade atlantique jusqu'à Saint-Sébastien en Espagne. Les îles l'intéressent spécialement. En 1818 il a exploré Ouessant, Molène et l'archipel d'écueils qui les entourent : Bannec, Balanec, Beniguet, Lithiry. Deux fois il s'est rendu à l'île de Sein. Il a visité Belle-Île, les Glénans et il a fait un long séjour aux îles d'Houat et d'Hoëdic ainsi qu'à Noirmoutier. Durant ses séjours réguliers à Paris il participe à l'activité des sociétés scientifiques dont il est membre : Société linéenne, Société de géographie et Société royale des antiquaires.

Mais, généreux, insouciant et surtout imprévoyant, il puise sans compter dans l'héritage paternel ce qui lui attire les observations de M. Le Harivel chargé de la gestion de ses biens : *je t'en conjure... change ta*



*Ouvrage capital de Bachelot de la Pylaie publié à Paris en 1829. Cet exemplaire conservé à la bibliothèque municipale de Rennes porte une mention manuscrite : «donné par l'auteur à la Bibliothèque de la ville, le 11 juillet 1830...» (Cliché J. Pennec)*



*«Carte de l'île de Terre-Neuve réduite de celle dressée à l'échelle de 1/1 500 000 d'après les cartes anglaises et françaises et les observations et les levées de M. B. de la Pylaie par Alexis Donnet, géographe» (Cliché J. Pennec)*

*conduite et apporte la plus stricte économie dans tes dépenses.* En 1837 il vend tous ses biens, liquide ses dettes et transforme en rente viagère ce qui lui reste de capital. Libre de tous soucis matériels, il reprend ses pérégrinations à travers la Bretagne (1843-1847), la Belgique et la Hollande (1847), l'Auvergne (1852-1854). Il meurt à Marseille le 12 octobre 1856, à l'âge de 70 ans.

Malgré les critiques formulées par quelques naturalistes sur son impatience, sa dispersion voire son désordre, la qualité des collections déposées au Muséum et des études réalisées est telle que pendant plus d'un siècle les connaissances botaniques sur Terre-Neuve n'ont eu pour fondement que les données qu'il avait rassemblées. Bachelot de la Pylaise révélait au monde une flore jusqu'alors inconnue. Il fut surtout comme le déclare J.-F. Leroy dans son étude sur Bachelot le fondateur de l'algologie marine américaine. Ne serait-ce qu'à ce titre il méritait bien, avec son ami et compatriote Desfontaines, ces quelques lignes d'évocation.

JOS PENNEC

#### NOTES :

(1) C.M. DE LA CONDAMINE (Paris, 28 janvier 1701 - 4 février 1774) : voyageur et astronome, embrasse une carrière militaire, s'occupe de l'étude des sciences. L'Académie des sciences l'admet en qualité d'adjoint chimiste et en 1736 il part avec Godin et Bouguer pour le Pérou. Il observe non seulement le renflement de la terre à l'équateur relativement aux pôles, mais il apporte en France les premiers échantillons de caoutchouc. Il est admis à l'Académie française en 1760. Il a laissé des mémoires scientifiques, une relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale (1745), une lettre critique sur l'éducation (1751), différents mémoires sur l'inoculation et quelques poèmes. — P. BOUGUER (Le Croisic, 10 février 1698 - Paris, 15 août 1758) : géomètre, hydrographe et astronome ; fils d'un professeur d'hydrographie. Attaché géomètre à l'Académie des sciences en 1731 puis pensionnaire astronome (1735) il est désigné avec Godin et La Condamine pour faire partie de la mission chargée de déterminer la figure de la Terre à l'équateur (mai 1735 - juin 1744). Après avoir effectué de nombreuses recherches de géographie, d'astronomie, de physique et d'histoire naturelle il rentre en France en juin 1744 et publie en 1749 le livre qui devait le rendre célèbre : *La figure de la Terre déterminée par les observations de M.M. Bouguer et de La Condamine*. On lui doit aussi d'importants travaux sur la mâture des vaisseaux, la détermination de la hauteur des astres et la photométrie. — P.-L. MOREAU DE MAUPERTUIS (Saint-Malo, 17 juillet 1698 - Berlin, 27 juillet 1759) : après avoir commencé une carrière militaire il se consacre aux mathématiques et en 1723 il entre à l'Académie des sciences. En 1736 il se rend en Laponie pour mesurer la longueur d'un méridien au voisinage du pôle. En 1745 Frédéric II l'appelle à Berlin. On a de lui deux mémoires présentés à l'Académie en 1832 : *Sur les lois de l'attraction et Des cours sur la figure des astres* et surtout *Examen philosophique de preuves de l'existence de Dieu* (1756). — A.-C. CLAIRAUT (Paris, 7 mai 1713 - 17 mai 1765) : admis en 1731 à l'Académie des sciences, il contribue dès 1732 à la diffusion des théories newtoniennes en France et publie en 1743 son remarquable *Traité de la figure de la Terre*. Il s'intéresse également à la vulgarisation des mathématiques et rédige deux excellents traités de géométrie et d'algèbre. — C. CAMUS (Crécy en Brie, 25 août 1699 - Paris, 4 mai 1768) : mathématicien français. Il entre dans les ordres. Adjoint mécanicien (1727) puis pensionnaire géomètre à

l'Académie des sciences (1740) il participe à l'expédition géodésique de Laponie et à la mesure de l'arc de méridien Paris-Amiens avant de devenir professeur des Écoles du génie.

– L. DE BOUGAINVILLE (Paris, 11 novembre 1729 - 31 août 1811) : il publie en 1752-1756 un traité de calcul intégral. Aide de camp de Montcalm au Canada (1756), il est capitaine de frégate en 1763 et tente de fonder une colonie aux îles Malouines. A la tête d'une expédition scientifique (1766) il découvre et explore Tahiti, les îles Samoa et Salomon. Rentré à Saint-Malo en 1768 il publie trois ans plus tard sa *Description d'un voyage autour du monde* (1771). Associé de l'Académie des sciences en 1789 il est élu à l'Institut en 1796.

– P. COMMERSON (Châtillon-les-Dombes, 18 novembre 1727 - Ile de France, 13 mars 1773) : après des études médicales à Montpellier, il s'intéresse surtout à l'histoire naturelle. En 1766 il est attaché comme naturaliste à l'expédition de Bougainville. Il quitte Nantes le 15 décembre et arrive à l'Ile de France à la fin de 1768 après avoir visité Montevideo, Buenos-Ayres, Rio de Janeiro. Il explore Madagascar à l'invitation de l'intendant Poivre. – Y. DE KERGUELEN-TREMAREC (Landudal, 13 février 1734 - Paris, 3 mars 1797) : en 1772 il part à la recherche des Terres australes et découvre des îles auxquelles il a laissé son nom. A son retour le roi le fait capitaine de vaisseau. Il organise une nouvelle expédition vers les Terres australes en 1773-1774. On a de lui :

– *Relation d'un voyage dans la Mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Shetland, des Orcades et de Norvège fait en 1767 et 1768*

– *Relation de deux voyages dans les Mers australes et des Indes faits en 1771, 1772, 1773 et 1774.*

– J.-F. DE GALAUP DE LA PÉROUSE (Albi, 22 août 1741 - Océanie, 1788) : navigateur français. Il dirige une expédition scientifique chargée de compléter les découvertes de Cook et d'ouvrir de nouveaux débouchés en Chine et au Japon. Les corvettes *La Boussole* et *L'Astrolabe* doublent le Cap Horn (1785), remontent la côte chilienne (1786) et atteignent l'île de Pâques (avril 1786) avant de gagner Macao (1787), puis les Kouriles et de relâcher au Kamchatka. De retour vers les îles Samoa et Fidji, il disparaît près de l'île de Vanikoro.

(2) F. BONAMY (Nantes, 10 mai 1710 - 5 janvier 1786) : médecin et botaniste, il fait ses études médicales à Montpellier et à Paris avant de se faire recevoir à Nantes. Dans cette ville, il ouvre des cours publics et gratuits de botanique. Il entretient une correspondance avec les meilleurs naturalistes de son temps : Antoine et Bernard de Jussieu, Duhamel de Monceau, Réaumur. Il est l'un des fondateurs de la Société d'agriculture de Bretagne et il acclime dans son jardin de nombreuses plantes étrangères. Recteur de l'université de Nantes, il publie *Florae Nannetensis prodomus* (1782) et *Addenda ad florae Nannetensis prodomum* (1785) dans lequel il énumère la plus grande partie des plantes de la région nantaise.

(3) J.-V. DEGLAND (Rennes, 20 janvier 1773 - 19 février 1841) : fils d'un médecin rennais, il fait ses études médicales à Montpellier et soutient sa thèse en 1800. Il se consacre à la botanique et herborise dans le midi. En 1803, sur la recommandation de Cuvier, il est nommé professeur de mathématiques et d'histoire au lycée de Rouen. En 1807 il devient directeur du Jardin des Plantes à Rennes (le Thabor) et propose des cours de botanique, minéralogie et zoologie au Muséum. La bibliothèque municipale de Rennes conserve des manuscrits des ses cours. Parmi ses publications on relève *De garicibus galliae indigenis tentamen*. Paris, Thuau, 1828.

(4) C. DE ROBIEN (Le Foeil, 4 novembre 1698 - Rennes, 5 juin 1756) : en 1720 il est reçu conseiller au Parlement de Bretagne et le 19 octobre il devient président à mortier. A partir de 1727 il prépare, par des conférences tenues dans son hôtel, la création à Rennes d'une Académie des sciences et belles-lettres. La constitution de cette académie est refusée par les ministres de Louis XV et dès 1734 il entreprend seul les recherches envisagées dans les domaines : histoire, géographie et histoire naturelle. Parallèlement à ces travaux il constitue dans son hôtel de Rennes, un cabinet d'archéologie et d'histoire naturelle ainsi qu'une bibliothèque considérable. De 1753 à 1755 il rédige le catalogue de ses collections d'archéologie, d'ethnographie, de numismatique et d'histoire naturelle.

(5) A. ROCHON (Brest, 21 février 1741 - Paris, 5 avril 1817) : astronome et physicien. Avant de se livrer à l'étude des sciences il entre dans les ordres ; bibliothécaire de l'Académie royale de la Marine à Brest (1768), astronome de la Marine, il est garde du cabinet de physique et d'optique du roi établi à la Muette. Il a laissé une œuvre écrite importante dont :

- *Voyage à la mer du sud, commencé sous les ordres de M. Marion, capitaine de brûlot...* Paris, 1783.

- *Voyage à Madagascar et aux Indes orientales* Paris, 1791.

(6) C. SAVARY (Vitré, 2 septembre 1749 - Paris, 4 février 1788) : voyageur et orientaliste. Après des études à Rennes, il séjourne à Paris et se lie avec Lemonnier, médecin de Monsieur (le futur Louis XVIII). Il part pour l'Égypte en 1776 et parcourt le pays pendant 3 ans. Il apprend la langue arabe, examine et décrit les pyramides de Giseh. En septembre 1779 il s'embarque pour la Grèce. De retour en France vers le milieu de 1781, il publie le premier volume des *Lettres sur l'Égypte* en 1785. Ses travaux préparèrent la voie à la savante commission qui accompagna Napoléon. Il a également laissé

- *Lettres sur la Grèce faisant suite à celles sur l'Égypte* (1788)

- *Grammaire de la langue arabe vulgaire et littérale* (1813)

(7) Son père, René-Jean Louiche sieur des Fontaines est maître-fileur. Notable de la paroisse du Tremblay il eut de son mariage avec Yvonne Boulmer deux autres enfants :

- Jeanne-Julienne mariée le 24 avril 1771 à Gabriel-François Depasse originaire de Ducey.

- Marie surnommée Marie des Gontières.

Il meurt aux Fossés le 29 août 1787 à 62 ans. René fréquente l'école du bourg de Tremblay où Flourens rapporte qu'il fut d'abord jugé incapable de toute instruction. Le premier maître auquel on le confia (un certain Pierre Rouillier) prononça qu'il ne serait bon à rien.

(8) F. BIGOT DE PRÉAMENEU (Rennes, 26 mars 1747 - Paris, 31 juillet 1825) : élève au collège royal de Rennes puis à la faculté de droit. Le 16 octobre 1767 il est avocat au Parlement de Paris. Le 5 septembre 1791 il représente le département de la Seine à l'Assemblée législative. Membre associé de l'Institut, classe des sciences morales, dès le 2 germinal au IV, il devient membre résidant le 5 nivôse au VIII. Il est désigné par le premier Consul, avec Tronchet et Portalis, pour rédiger le projet de Code civil. Nommé membre de l'Académie française en 1803, il est ministre des Cultes le 4 janvier 1808. - P.-L. GINGUENE (Rennes, 25 avril 1748 - Paris, 16 novembre 1816) : après des études au collège royal de Rennes il arrive à Paris en 1772. Elu en 1795 à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut, il est nommé, en décembre 1797, ambassadeur de France à Turin ; membre du tribunal après le 18 brumaire, il termine sa carrière à Paris comme professeur de littérature italienne à l'Athénée.

(9) J.-M. GUYOT DE KERCY occupe successivement les postes de vice-consul à Rosette (1776) et Damiette (1778), de consul à La Canée (1779), de consul général en Morée (mars 1781) puis en Algérie (septembre 1781-1790)

(10) R. DESFONTAINES, «Premier fragment d'un voyage dans les royaumes de Tunis et d'Alger, et dans les montagnes de l'Atlas», *Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques*, 1830. Une lettre du baron Walckenaer, en date du 26 avril 1830, adressée à M. Eyriès, rédacteur des *Annales des voyages*, décrit les manuscrits de Desfontaines en sa possession : *Monsieur Desfontaines me donna généreusement ... tout ce qui lui restait du manuscrit de ses voyages ; il m'apprit en même temps qu'une partie... avait été communiquée au roi de France par Monsieur Lemonnier, son premier médecin, et se trouvait perdue. Les fragments remis au baron consistent :*

1° en un voyage à Tunis, qui paraît être une première mise au net du commencement de tout le voyage ;

2° en un journal abrégé d'un voyage fait le long des côtes de la mer, depuis Tunis jusqu'à Sfax, sur les bords de la petite Syrte ;

- 3° en un voyage d'Alger à Tremessen ;
- 4° en un journal d'un voyage d'Alger à Constantine ;
- 5° dans des observations sur les plantes économiques qui croissent dans les royaumes de Tunis et d'Alger ;
- 6° dans une lettre adressée à M. Lemonnier, décrivant les environs de Tunis ;
- 7° en diverses notes détachées sur l'établissement français de la Calle, sur la pêche du corail...  
Il signale également que l'astronome Lalande a publié, dans le Journal des savants, en août 1784... une notice sur les voyages de M. Desfontaines.

(11) P.-A. Guys (1720-1799) : correspondant de l'Institut, auteur de *Marseille ancienne et Moderne* (1766) et d'un *Voyage littéraire en Grèce ou Lettres sur les grecs anciens et modernes* (1772).

On connaît 4 lettres de Desfontaines à P.-A. Guys écrites pendant son exploration de la régence de Tunis et publiées par le docteur E. Bonnet dans *A.F.A.S., compte rendu de la 25<sup>e</sup> session*, Tunis, 1896, seconde partie : Notes et mémoires, Paris, 1897.

(12) La lettre adressée de Marseille le 5 juillet 1783 à «Monsieur Lemonnier, 1er médecin de Monsieur le frère du roi» vient compléter ces informations :

*Monsieur,*

*Je suis arrivé à Marseille le 1er juillet ; j'ai remis à Monsieur Guys votre lettre, il l'a lue avec bien du plaisir et j'ai reçu de lui toutes les honnêtetés que j'avais lieu d'en attendre après votre recommandation. Nous avons été voir sa maison de campagne située au sommet d'une colline d'où l'on découvre une foule de paysages charmants ; nous nous sommes souvenant entretenus de vous et j'ai eu le plaisir d'y manger d'excellents abricots dont vous lui avez donné l'espèce. Monsieur Guys m'a parlé avec beaucoup d'attendrissement de ses malheurs auxquels je suis très sensible, parce qu'il porte l'empreinte d'un parfait honnête homme et qu'on lui est sincèrement attaché dès qu'on le connaît.*

*Monsieur Jué, correspondant du consul d'Alger, et plusieurs autres négociants de Marseille se sont empressés à m'offrir leurs services et à me prouver toutes sortes d'agréments.*

*Je ne partirai pour Alger que vers la fin de ce mois, le vaisseau sur lequel je devais m'embarquer avait mis à la voile le jour même de mon arrivée. Je serais arrivé à temps si le débordement du Rhône ne m'avait pas forcé de séjourner à Lyon pendant trois jours ; l'armateur nommé Monsieur Gimon a eu l'honnêteté de me dire que s'il avait su mon arrivée il eût différé le départ de son vaisseau. Il va en envoyer deux autres vers les derniers jours du mois, ainsi je suis consolé ; c'est le seul négociant de Marseille qui fasse le commerce d'Alger.*

*Je ne suis pas oisif dans ce pays comme vous pouvez bien le croire, Monsieur, j'ai parcouru les côtes de la mer où j'ai observé de jolis fucus, corallines, etc. ; etc. J'ai trouvé sur une montagne située au midi de Marseille le globularia alypum, le daphne tartouraira, le cistus albidus, l'agave americana en abondance, le pistachia lentiscus, le quercus coccifera, etc.*

*Monsieur Jué sera mon correspondant, c'est un homme sûr et très actif, je suis très assuré que mes envois ne souffriront aucun retard. Voici son adresse et la mienne : A Monsieur Alexandre Jué et compagnie, négociant à Marseille, pour faire tenir à Monsieur Desfontaines chez Monsieur de Kerzy, consul général de France à Alger.*

*La chaleur est très grande ici actuellement mais elle ne m'incommode point. C'est un bon augure pour l'avenir ; si vous voulez m'envoyer ce que vous avez bien voulu m'offrir avant mon départ, je n'en serai pas fâché. Je désire fortement d'apprendre des nouvelles de première occasion. Présentez s'il vous plaît mon respect à Madame Lemonnier et à Mademoiselle Tripart. Mille compliments à Monsieur l'abbé Lebrun, à Monsieur de Beaupré et à Monsieur Charpentier.*

*Je suis invité à assister et à présider même à une séance de l'Académie de Marseille. On m'a fait voir le cabinet qui appartient à cette compagnie : il renferme une collection de coquillages et de minéraux de la Provence qui n'est pas fort considérable. Le commerce*

*éteint le goût des sciences ici, et je ne crois pas qu'il qu'il y ait un pays en France où elles soient moins cultivées qu'à Marseille.*

*Avez-vous vu Monsieur du Rocher, consul général de Tunis ? Je lui avais remis un petit billet pour vous et je l'avais engagé à vous rendre visite parce que je présumais que vous eussiez appris de lui avec plaisir des détails sur la côte de Barbarie ; il est très aimé et estimé des négociants de Marseille qui craignent beaucoup qu'on ne le renvoie pas à Tunis où il leur avait rendu les plus grands services.*

*J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus sincère et le plus respectueux, Monsieur, votre humble et très obéissant serviteur.*

Desfontaines

A Marseille, le 5 juillet 1783.

*Je vous enverrai des graines d'une sorte d'oignon dont la racine est cylindrique et la grosseur du doigt, les marseillais en font grand cas. Les figues sont délicieuses, j'en ai mangé de rouges et de blanches ; si je pouvais vous en envoyer par la poste sous l'adresse de Monsieur, je vais savoir si elles pourraient se conserver.*

(Lettre conservée à la bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle et publiée par Y. Laisnes).

(13) J.-M. VENTURE DE PARADIS (Marseille, 8 mai 1739 - Jaffa, mai 1799) : après des études à l'École des langues orientales il est affecté, au drogmanat de Constantinople, au service de l'ambassadeur M. de Vergennes. Il y reste six ans puis il est nommé à Saïda avant de rejoindre Le Caire. En 1777-78 il accompagne le baron de Tott dans sa mission d'inspection des échelles du Levant puis étudie un accord commercial avec le Maroc. De 1780 à 1786 il occupe à Tunis les fonctions de chancelier interprète ; en 1788 il est à Alger où il poursuit ses travaux sur les *grammaire et dictionnaire abrégés de la langue berbère*. De 1790 à 1793 il est en France avant d'occuper le poste de consul général à Smyrne jusqu'en 1797. Il accompagne le général Bonaparte en Egypte et s'occupe des relations avec les notables. Il meurt de la dysenterie entre saint Jean d'Acre et Jaffa.

Le rôle de l'interprète-chancelier concerne, en raison de sa connaissance des langues locales et des mœurs des habitants, les affaires courantes comme le règlement des conflits commerciaux et les conseils au consul.

(14) Lettre à M. Savari, avocat en Parlement :

*Mon cher Savari*

*Je viens de recevoir un paquet de lettres de France ; je m'attendais à en trouver une de toi, pourquoi ne m'as tu pas écrit ? Est-ce que tu ne m'aimes plus ? Est-ce que les querelles que je t'ai faites quelquefois auraient changé ton cœur... Je me rappellerai toute ma vie les amusements et les douces liaisons de notre enfance, nos promenades, nos plaisirs innocents, nos maîtresses. Les sacrifices que tu as faits pour moi lorsque j'aimais ; crois tu mon cher Savari que mon âme soit insensible envers toi ; non je t'aimerai toute ma vie et je me souviendrai éternellement de tout ce que tu as fait pour moi en vivant auprès d'une femme que j'adorais ; tu es peut-être le seul homme capable d'une action aussi généreuse, sois toujours mon ami...*

*Tout ce que tu m'avais dit au sujet de l'arabe est vrai, il faut le savoir pour voyager dans l'intérieur des terres avec sûreté, le long de la côte on parle un italien corrompu mais à dix lieues de distance on parle l'arabe ; j'écris des mots, je les apprends et je sens toute l'importance de ton dictionnaire, je t'assure que je voudrais bien qu'il parut promptement. Si l'abrégé que tu m'avais offert et que nous cherchâmes inutilement chez toi peut-être copié envoye le moi promptement. Sans la langue on ne peut s'informer de rien par soi-même, on ne sait à qui on a affaire, si les gens vous menacent ou s'ils vous font des honnêtetés. Les arabes d'ailleurs aiment les européens qui parlent leur langue et cela suffit pour les désarmer lorsqu'ils sont très irrités ; j'en ai déjà vu plusieurs exemples et celui ci entre autres : nous chassions un jour dans une vigne dont on n'avait pas cueilli le raisin. Cinq à six arabes fondirent sur nous avec des bâtons armés de fer de sorte que je me vis presque réduit à faire feu sur eux pour*

*me sauver. La femme de l'interprète, Madame Venture, accourut, leur parla avec beaucoup de fermeté, leur dit que nous étions français, que nous chassions et que nous ne voulions rien prendre sans le payer, qu'elle leur conseillait de ne pas avancer et les gens furent dans l'instant désarmés, ils nous emmenèrent dans leurs tentes et nous donnèrent plus de raisin que nous pûmes en manger en nous faisant mille excuses.*

*J'ai été voir les ruines de Carthage il y a quelques jours ; elles offrent peu d'objets intéressants, nulle colonne, nul édifice ; ce sont des monceaux de pierres répandus çà et là dans la plaine le long des bords de la mer. Les citernes publiques sont encore conservées en grande partie avec l'aqueduc qui y conduisait les eaux de deux ou trois lieues de distance, voilà tout ce qui reste de cette fameuse ville qui renfermait sept cent mille habitants, et qui a été si longtemps la rivale de Rome. Lorsque je connaîtrai mieux le pays, je t'enverrai des détails. La campagne est très belle. Les pluies continuelles tombées pendant le mois d'octobre ont déjà fait pousser les plantes. Les plaines et les coteaux sont déjà couverts d'une belle verdure. J'espère recueillir une riche moisson de plantes pendant l'hiver et pendant le printemps. Donne moi de tes nouvelles. Je te souhaite le même bonheur qu'à moi et suis ton sincère et ardent ami.*

Desfontaines

à Tunis ce 21 octobre 1783

As-tu entendu parler de Monsieur Venture au Caire et en Levant ?

(lettre conservée aux archives de l'Académie des sciences)

(15) Le 15 juillet 1784, Esparron apprend au marquis de Castries, ministre de la Marine, qu'une maladie meurtrière règne à Tunis. Il ajoute : *Monsieur Desfontaines, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, qui a voulu voir lui-même plusieurs malades, persiste toujours à croire que la maladie qui règne est la peste, et on pense assez généralement que si les grandes chaleurs ne l'amortissent pas entièrement il est à craindre qu'elle n'éclate l'automne prochain.* Ce pronostic devait s'avérer exact si l'on en croit les propos de Desfontaines au naturaliste Broussonnet dans une lettre du 16 juillet 1785 : *On a écrit que cette contagion avait fait périr au moins la moitié des habitants* (archives des Affaires étrangères, B1/1151 Levant et Barbarie 1783 - Tunis 1784-1785)

La peste de 1784-1785 fut d'une gravité exceptionnelle; apportée par des bâtiments venus d'Alexandrie en avril 1784, elle devait durer jusqu'en juillet 1785. Il y eut, d'après les contemporains, de 500 à 1000 morts par jour.

(16) Dans une lettre à son ami Savary il fait état des ses premières impressions et de ses projets.

Alger le 18 octobre 1784.

Mon ami

*Il faut que je commence ma lettre par des reproches sur ton silence ; pourquoi me laisses-tu si longtemps sans me donner de tes nouvelles et de celles de tes affaires, ne sais-tu pas combien mon cœur prend intérêt en tout ce qui peut te faire plaisir ou peine, devrais-tu me laisser si longtemps désirer tes lettres : quatre lignes suffisent quand on n'a pas le temps d'écrire plus longuement. Tu dois savoir combien j'ai d'occupations et cependant je t'écris fréquemment. Ayant appris que les Espagnols n'avaient fait aucun mal à Alger et que tout y était tranquille, j'ai pris le parti de m'y rendre pour plusieurs raisons. Les occasions de Tunis pour Candie sont très rares et j'en avais une favorable pour Alger, celle d'une frégate anglaise dont le commandant m'offrait le passage, j'étais bien aise en même temps de voir encore la Barbarie. J'étais sûr qu'il me serait possible de voyager dans l'intérieur des terres du royaume d'Alger, et l'occasion est même assez favorable. J'y passerai l'hiver et le printemps puis je me rendrai en Candie si cela fait plaisir à Monsieur Lemonnier. Je brûle d'envie de voir cette belle isle dont j'ai tant entendu parler. Je pourrais même diriger mes courses jusqu'au mont Liban où l'on peut voyager avec autant de sûreté qu'en France. Les affaires sont si variables ici que je suis bien aise de profiter de la circonstance, d'autant plus que le pays me paraît fort intéressant. Il est beaucoup plus montueux et arrosé par un nombre de rivières*

*beaucoup plus considérable que celui de Tunis. J'espère que j'y trouverais un grand nombre de plantes et autres productions car je recueille tout ce qui se présente. Je possède plus de quatre cents insectes et de très beaux oiseaux.*

*Je n'ai point encore reçu la connaissance des temps, envoyez la moi j'en ai un besoin essentiel. Pourquoi as-tu tardé si longtemps à me faire cette commission qui m'intéresse. Si tes affaires prennent une bonne tournure écris le moi aussitôt car je fais des vœux bien sincères pour ton avancement. Sois sûr que mon cœur est sincère envers toi et que je t'aime comme un frère mais donne moi de tes nouvelles ou bien je ferai comme toi, je n'écrirai plus. Es-tu toujours ami de Monsieur et Madame Lemonnier, ménage les beaucoup pour eux-mêmes et pour ton avancement.*

*Le commandant de la frégate sur laquelle je suis passé à Alger m'a comblé d'amitiés et de politesse. Nous avons relâché à Bougie où les Arabes ont tiré sur nous.*

*Les Espagnols n'ont pas jeté une seule bombe dans Alger. Cette place me paraît très forte par mer ; il y a trois rangs de batteries les unes sur les autres. Les canons sont de 24, 36 et de plus fort calibre. Toutes les fortifications sont à l'épreuve de la bombe et les algériens sont gens de grand courage. le commandant de la frégate anglaise m'a dit que la plus forte armée navale anglaise ou française ne suffirait peut-être pas pour réduire Alger ; on fait continuellement des fortifications et il est bien à craindre qu'un jour ils ne deviennent assez fort pour ne craindre aucune puissance. J'ai vu le bey ces jours passés avec les principaux officiers de sa suite ; il m'a bien accueilli et m'a promis une escorte. Ecris moi au plus tôt. Il y a déjà fort longtemps que je n'ai reçu de lettres de France. Je t'embrasse de tout mon cœur et ma hâte de finir en t'assurant de ma sincère amitié.*

*Ton ami Desfontaines*

*J'écris comme un moine dans ma cellule.*

*Alger ce 18 octobre 1784*

(Lettre adressée à Monsieur Savary, avocat en Parlement, rue des Maçons, maison de Monsieur Bourru, médecin à Paris - cachet de cire rouge en caractères arabes. Arch. de l'Académie des sciences, dossier Desfontaines).

(17) Lettre de 3 p. sans lieu ni date, mais sûrement écrite à Alger en juillet ou en août 1785. Sur cette lettre, cf. Y. LAISSUS, p. 158-159.

(18) Il s'agit de Valentin-Marie-Magloire Chevetel (Bazouges-la Pérouse, 30 octobre 1758 - Orly, 15 février 1834) : médecin, il devient vers 1780 le confident et l'ami du marquis de la Rouërie. Il obtient, grâce à son appui, une place de médecin dans la maison du duc d'Orléans. A Paris, il se lie avec Danton et Marat avant de tenir le rôle d'agent double et de livrer au gouvernement les secrets de la conjuration animée par son protecteur. Royaliste farouche sous la restauration, Chevetel fut maire d'Orly de 1811 à 1832.

(19) Dureau de la Malle, p.197-223.

(20) Lettre de Desfontaines à M. Lemonnier, premier médecin de Monsieur, frère du roi (Bône, le 2 octobre 1785) - 2 p. lettre publiée par Y. LAISSUS, p. 160-161.

(21) «*Ma collection est aussi arrivée à bon port. Elle sera bien moins riche que celle de Monsieur Dombey (docteur en médecine, correspondant de l'Académie Royale des Sciences, chargé par Turgot d'une mission scientifique au Pérou et au Chili), mais j'espère néanmoins qu'elle aura quelque prix. Je n'ai séjourné que vingt-six mois en Barbarie et il s'en faut bien que ce pays cy soit aussi fécond en productions rares que le Pérou. Je n'ai rien à me reprocher, j'ai tiré parti de mon temps autant qu'il m'a été possible...*»

Cette lettre datée de Marseille, 20 novembre 1785 est adressée à M. Lemonnier (Yves LAISSUS, p. 161-162)

(22) Cette importante collection de graines fut, pour l'essentiel, donnée à Thouin pour le jardin du roi ; on y trouvait celles du «chêne ballote, aux glands doux comestibles et du rhamnus lotos, variété de jujubier, célèbre et utilisée depuis l'antiquité».

(23) Dans cette œuvre capitale il utilise le système de Linné ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il écrit ce livre d'après l'herbier rapporté de son voyage, rangé selon les classes et les ordres linnéens. Cet herbier est encore visible à Paris au laboratoire de phanérogamie du Muséum. Par contre, son herbier personnel, acquis après sa mort par un riche amateur anglais (Philip Baker Webb) puis légué au Grand-Duc de Toscane est aujourd'hui au musée botanique de Florence.

(24) FLOURENS, *Eloge historique de René Louiche Desfontaines* lu à la séance de l'Académie Royale des Sciences du 11 septembre 1837.

(25) Après avoir marié sa fille unique Maria le 24 octobre 1833 à son neveu Aimé Louiche Desfontaines. Son gendre devait décéder à Meaux le 10 octobre 1867 et sa fille à Ivry-sur-Seine le 22 mars 1889. De ce mariage est issue une fille Maria, morte sans enfant en 1867 de son mariage avec Monsieur Pihoret. De son mariage avec Angélique-Françoise Perrasset en 1814, René eut un deuxième enfant, mort-né (1820).

(26) Extrait des registres de la paroisse Saint-Léonard, à Fougères, pour l'année 1786 : *Jean-Marie, fils de noble homme René Roch Pierre Bachelot de la Pylaie et de dame Claire-Renée-Geneviève Vigeon, dame du Plessix, son épouse, mariés à Saint-Sulpice il y a environ un an et baptisé ce jour vingt cinq mai 1786. Parrain : noble homme Jean-François Bachelot, frère du père présent, marraine : dame Jeanne-Françoise Morel, veuve de noble homme Joseph Marie Bégasse sieur des Flégés.*

Sa mère devait décéder en août 1822.

(27) *Notice bibliographique sur A.-J.-M. de la Pylaie, naturaliste et antiquaire.* Fougères le 31 décembre 1828, accompagnée d'une lettre d'envoi de la même date à Monsieur de Kerdanet et d'un mémoire exposant ses recherches sur les antiquités de France s'étendant de 1807 à 1825. Arch. de Kerdanet à Lesneven (Finistère). Cité par le colonel Gillot.

(28) *Mémoire n° 2 exposant les recherches sur les antiquités de France*, arch. de Kerdanet.

(29) Lettre de Jean-Vincent Degland, adressée de Rennes le 6 janvier 1813 à M. Bachelot de la Pylaie, rue de la Harpe, n° 54 à Paris. Bib. mun. Rennes, ms 1336.

(30) Lettre de Degland à Bachelot de la Pylaie rue de la Harpe, n° 54, Paris (Rennes, le 19 septembre 1813). Bibl. mun. de Rennes, ms 1336.

(31) Journal rédigé par N.-A. Desvaux, 1814 t.III p. 131-144 ; t IV p. 70-79, p. 131-136, p. 145-169.

(32) Lettre adressée de Saint-Malo le 14 avril 1816 à M. Bachelot de la Pylaie, naturaliste, poste restante à Brest. Bibl. mun. de Rennes, ms 1336.

Dans une lettre datée du 13 février 1816, le ministre de la Marine prévient le commandant de la Marine à Brest qu'indépendamment des 447 réfugiés la *Caravane* et la *Revanche* devront embarquer 32 passagers à Brest et 22 à Saint-Malo parmi lesquels M. Bourrilhon, commissaire de la Marine, administrateur en chef de l'établissement de Saint-Pierre-et-Miquelon, sa fille Aminthe, son fils, le curé, le pilote du port, trois boulangers, un officier de santé de 1ère classe, deux officiers de santé, un infirmier, 33 ouvriers militaires. (Arch. de la Marine, Brest, 1 E 349).

(33) En 1793 les colons de Saint-Pierre sont déportés en Nouvelles-Ecosse, puis de là rapatriés en France.

(34) Dans une lettre en date du 1er mai 1816 le ministre de la Marine *approuve que les approvisionnements destinés pour Saint-Pierre-et-Miquelon qui n'ont pu être embarqués sur l'expédition, soient chargés sur la Cybèle (frégate de 325 hommes), le Huron et le Laurier (bricks de 75 hommes).*

Dans la liste du matériel embarqué on relève *des bois de lit, des pompes à incendie, des pesants garnis de toile pour couchettes, des cabestans volants, des fûts de scies de long, des*

*fûts de faulx, des tréteaux, le métier pour matelasser, les manches de haches, d'herminettes et de maillets, les établis pour menuisiers et charpentiers, les tables pour bureaux, les chaises* (Arch. de la Marine, Brest, 1 E 351).

(35) Lettre du vicomte du Bouchage à MM. les commandant et intendant de la Marine à Brest (Arch. de la marine, Brest, 1 E 351). Cette lettre nous apprend encore que la *Cybèle* doit embarquer un buste du roi destiné à la colonie de Saint-Pierre-et-Miquelon ; 50 capotes et 50 paires des bottes pour les bâtiments destinés à la station de Terre-Neuve ainsi que différentes denrées alimentaires ; farine, biscuit, lard salé, bœuf salé, fromage, riz, légumes, oseille confite, choucroute, vin, eau de vie, huile d'olive, vinaigre, sel, poivre, moutarde, chandelles, huile à brûler.

(36) *Pour être plus utile à ma patrie et concourir davantage aux progrès de la Science, je voudrais étendre mes excursions sur un autre continent... Daignez je vous prie appuyer ma demande ; et dans le cas où le gouvernement m'abandonnerait à mes seules ressources je m'estimerais encore bien heureux d'améliorer à mes frais l'immense collection du Jardin du Roi, tant en plantes desséchées que vivantes, peut-être même en arbres essentiels à l'industrie nationale.*

(37) Les *Annales maritimes et coloniales* de 1819 signalent les travaux du capitaine de vaisseau de Kergariou commandant la *Cybèle* : *Observations faites en 1816, 1817 et 1818 pendant sa navigation dans les mers des Indes et de la Chine avec une nomenclature des objets d'histoire naturelle recueillis, préparés et conservés par les soins de Monsieur le docteur Huet, chirurgien-major de la frégate... et déposés dans le cabinet du jardin royal des plantes à Brest.*

(38) Journal N° 1, 172 pages, manuscrit de Bachelot de la Pylaie conservé au Muséum d'histoire naturelle à Paris, ms 1802.

(39) Les *Annales maritimes et coloniales* de 1816 signalent que *la commune de Saint-Malo a expédié à Terre-Neuve pour la pêche de la morue un grand nombre de bateaux. On porte à 4 600 le nombre des matelots qui les montent : ils sont protégés par les vaisseaux de l'état.* (p. 261). Ajoutons que la correspondance adressée de Saint-Pierre à Jussieu, Cuvier, Desfontaines, de Lespinasse fourmille de détails sur la vie à Saint-Pierre : *Sur le banc de Terre-Neuve nous avons eu... un calme plat, sans pouvoir bouger de place : que faire d'autre chose alors que d'y pêcher des morues ! aussi en avons nous pris. Dans 4 heures il y en avait 1 200 à bord sans qu'il y eut plus de 60 pêcheurs. Dans son état de fraîcheur, ce poisson est d'une délicatesse et d'une saveur dont le dessèchement et la préparation ne lui laissent la moindre idée. Bientôt nous arrivâmes à la pointe méridionale de Terre-Neuve... Son gouverneur, Monsieur Bourrillon de Saint-Malo, n'a pu soustraire sa famille au génie plaisant de quelques malins bretons, ses vassaux, qui ont surnommé sa demoiselle jeune, grande et jolie personne, la princesse morue ; Monsieur flétan, petit poisson assez comparable à l'anchois rentre aussi dans la parenté ; c'est le fils du gouverneur, personnage assez fluet et borgne ; l'encornet et le capelan, petits hôtes de l'océan, avec lesquels l'on amorce la morue, eussent été omis avec trop d'injustice pour ne pas les placer à la cour : ce sont deux amis ou cousins de son éminence...*

*... on sent d'une lieue pour ainsi dire ces énormes cabanes où se sèchent d'un côté les morues, tandis que pourrissent de l'autre toutes les parties qu'on rejette... (une tannerie n'est pas aussi fétide). Au bout de dix jours nous quittâmes cette coloniette digne à tous égards d'avoir le 1<sup>er</sup> pêcheur pour patron.*

*Toute l'île est un amas de monticules élevés d'une part, d'un bas-fonds de l'autre, par conséquent aride, stérile et rocailleuse sur toutes les éminences, marécageuse, fangeuse et remplie d'étangs et de lacs dans toutes les parties inférieures... On est obligé d'aller chercher du bois dans les îles Miquelon et Langlade à cinq lieues au nord entre celle-ci et Terre-Neuve... Partout ce ne sont que des sapins qui couvrent le pays d'une forêt impénétrable... (Lettre à M. de Lespinasse au château à Sainte-Suzanne par Laval, Bibl. du Muséum -ms 1798).*

(40) Dans une lettre à Jussieu du 10 novembre 1819 il parle de cette «*île qui mérite un plus long séjour*» et où il compte passer «*au moins un mois au printemps prochain*». Dès le printemps 1820, en mai juin, Bachelot reviendra herboriser à Miquelon.

(41) Dans une lettre au baron Cuvier en date du 2 octobre 1826 Bachelot sollicite la croix d'honneur pour son dévouement complet à la science et dresse un bilan\* de ses recherches : *j'ai entrepris deux voyages à mes frais à l'Île de Terre-Neuve, et me suis fait un devoir d'offrir au Muséum tout ce que j'avais de plus précieux ; l'herbier se compose de 9 à 10 volumes in-folio. Les minéraux occupent trois rayons au cabinet ; nombre d'oiseaux (40 à 50 espèces) viennent successivement prendre place dans les galeries. L'on y verra parmi les coquilles, la cyprine d'Islande, la maître gigantesque, un grand Pecten nouveau, épais comme le maximus mais sans aucune côte rayonnante : nombre de petites y sont déjà classées au rang qu'elles doivent occuper. L'ichtyologie, la zoologie m'ont offert aussi des matériaux qui ne seront pas sans utilité. J'ai même dessiné 60 vues des côtes, parce que je sentais le prix de ce travail pour la marine. j'omets les peines, les dangers que j'ai courus dans ce voyage ; l'affection interne dont j'y ai atteint et dont j'ai souffert plus de cinq années.. (Bibl. de l'Institut, fonds Cuvier, n°3248)*

(42) Lettre à Cuvier du 20 janvier 1821 : *Cet herbier, Monsieur le baron, joint à celui de 1816 et à la collection... que j'ai eu l'honneur d'adresser au Muséum... vous forment la collection la plus complète qui existe de la partie nord de l'Amérique septentrionale réunies à celle de Michaux. Comme celui-ci avait totalement négligé les plantes marines, je me suis occupé particulièrement de leur recherche, le nombre des espèces a même beaucoup surpassé mon attente, car il est d'une centaine environ... J'ai quantité d'espèces nouvelles, outre que la totalité est d'autant plus intéressante pour la science que nul ouvrage ne traite encore des algues marines de l'Amérique septentrionale...*

(43) L'objet de l'étude se limite aux voyages scientifiques de Bachelot de la Pylaie ; nous avons donc volontairement laissé de côté son activité en France à partir de 1821. Signalons que dès son retour, il reprend ses études sur la botanique, l'archéologie et la pré-histoire et surtout il travaille à sa flore de Terre-Neuve. L'ouvrage qu'il publie chez Firmin-Didot en 1829 traite uniquement des laminariacées, des fucacées et des furcellariées. Il exécute pour cette première livraison des dessins admirables dont quelques originaux sont conservés au Muséum et aux archives de l'Institut botanique de Montréal. D'après un mémoire en date du 26 janvier 1830 cette flore, tirée à 500 exemplaires, lui revient à 2 168,50 francs coquette somme pour l'époque même si la location de ses propriétés lui rapporte annuellement plus de 7 000 francs. La distribution de sa première livraison concerne bien entendu ses amis : Cuvier, Keratry, Mirbel, de Candolle, de la Villegontier, La Riboisière, Desvaux, Bory de Saint-Vincent, de Férussac mais aussi les principales bibliothèques d'Europe et quelques personnages politiques : sa majesté Louis-Philippe, le duc d'Orléans, le prince de Saxe-Weimar.

## SOURCES

### A - RENÉ LOUCHE-DESFONTAINES

#### 1 - Principales publications

- «Voyage de Monsieur Desfontaines, de l'Académie Royale des Sciences, dans le désert de Tunis», *Journal des Savants*, août 1784, p.554-562.
- «Mémoire sur un nouveau genre d'arbre : *Ailanthus glandulosa*», *Mémoires de l'Académie des sciences*, Paris, 1786.

- «Observations sur les plantes économiques qui croissent dans les royaumes de Tunis et d'Alger», lues à l'Académie des sciences, Paris, 1787.
- «Mémoires sur quelques espèces nouvelles d'oiseaux des côtes de Barbarie», *Mémoires de l'Académie des sciences*, Paris, 1787.
- «Recherche sur un arbrisseau connu des anciens sous le nom de Lotos de Lybie», *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Paris, 1788.
- «Mémoire sur la culture et les usages économiques du Dattier», *Journal de Physique*, 1788.
- «Mémoire sur le chêne ballotte ou à glands doux du mont Atlas», *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Paris, 1790.
- «Cours de botanique élémentaire et de physique végétale professé au Muséum d'histoire naturelle (de juin à novembre 1795)», *Décade philosophique*, vol. V, VI et VII, 1796.
- *Flora Atlantica, sive historia plantarum quae in Atlante, agro Tunetano et Algeriensi crescunt*, 4 vol., Paris, 1798-1799.
- «Mémoires sur l'organisation des monocotylédones ou plantes à une feuille séminale», *Mémoires de l'Institut*, vol. I, 1798.
- *Catalogus plantarum horti regii parisiensis, cum annotationibus de plantis novis aut minus cognitis*, Paris, 1801.
- «Plantes rares qui ont fleuri en l'an X dans le jardin et dans les serres du Muséum», *Annales du Muséum*, vol. I et II, 1802-1803.
- *Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*, 2 vol., Paris, 1808.
- *Choix de plantes du corollaire de Tournefort, publiées d'après son herbier et gravées sur les dessins d'Aubriet*, 1 vol., Paris, 1808, 92 p., 70 pl.
- «Fragment d'un voyage dans les royaumes de Tunis et d'Alger, et dans les montagnes de l'Atlas», *Nouvelles annales des voyages*, 2<sup>e</sup> série, vol. XVI, 1830.
- «Relation d'un voyage d'Alger à Tremessen», *ibidem*, vol. XVI, 1830.
- «Lettre à Monsieur Lemonnier, sur un voyage de Tunis à Spaitla, par Kairouan et Gafsa», *ibidem*, vol. XVII, 1830.
- «Journal d'un voyage d'Alger à Constantine», *ibidem*, vol. XVII, 1830.
- «Voyage le long de la côte, depuis Tunis jusqu'à Sfax sur les bords de la petite Syrte», *ibidem*, vol. XVII, 1830.

On trouvera une liste détaillée des publications de René Louiche-Desfontaines dans l'éloge de Flourens, lu à la séance publique de l'Académie des sciences le 11 septembre 1837.

## 2 – Manuscrits

\* Archives de l'Académie des sciences : dossier René Louiche Desfontaines

Ce dossier renferme en particulier :

- des lettres à Claude Savary, condisciple de Desfontaines au collège de Rennes, à Broussonet et à Jussieu.

- le discours prononcé par Auguste Chevalier le 3 octobre 1937 pour l'inauguration du buste de René Louiche-Desfontaines à Tremblay (Ille et Vilaine)
- le discours d'Adrien de Jussieu aux funérailles de Desfontaines le lundi 18 novembre 1833.
- deux portraits.

\* Bibliothèque de l'Institut

- Fonds J.-B. Huzard (1755-1838), membre de l'Institut : lettres de René Louiche Desfontaines
- Fonds C.-C. Fauriel (1772-1843), membre de l'Institut : «Sur l'irritabilité des organes sexuels d'un grand nombre de plantes par René Louiche Desfontaines»

\* Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle

2306 : «Des familles naturelles d'après le cours de botanique de Monsieur Desfontaines» suivi de «Notes sur la création de la Floride» et d'une «Note des dépenses faites à mon jardin commencé en août 1818».

- Lettres de Desfontaines à MM Lemonnier, Savary, de Lassone. (publiées par Yves Laissus).

### 3 - Bibliographie

- L. AUDELIN, *Les Jussieu. Une dynastie de botanistes au XVIII<sup>e</sup> siècle (1680-1799)*, thèse de l'Ecole des chartes. Paris, 1987.
- D. BRAHIMI, *Voyageurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle en Barbarie*, thèse, Lille-Paris, 1976.
- D. BRAHIMI, «Les voyageurs naturalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle», *Revue Tunisienne*, 1971, p.67-86.
- A.-P. DE CANDOLLE, «Notice historique sur la vie et les travaux de M. Desfontaines», *Annales des Sciences naturelles*, deuxième série, Paris, mars 1834, p. 129-152.
- A. CHEVALIER, *La vie et l'œuvre de René Desfontaines, fondateur de l'herbier du Muséum*, Paris, 1939, 262 p.
- J.-M. DROUIN, «Un savoir utile et attrayant : René Desfontaines (1750-1833) et sa conception de la botanique. Scientifiques et sociétés pendant la Révolution et l'Empire», *Actes du 114<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes*, Paris, 1990, p. 229-240.
- A. DUREAU DE LA MALLE, *Peyssonnel et Desfontaines. Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, Paris, 1838, 2 vol.
- FLOURENS, «Eloge historique de René Louiche Desfontaines lu à la séance de l'Académie Royale des Sciences du 11 septembre 1837», dans *Recueils des éloges historiques...*, Paris, 1857, p. 177-205.
- P. HUARD, C. LACOMBE, J. THEODORIDES, «Marine et botanique au XVIII<sup>e</sup> siècle et XIX<sup>e</sup> siècle. Les jardins botaniques de la marine», *91<sup>e</sup> congrès des sociétés savantes*, Rennes, 1966, Tome I.

A. JUSSIEU, *Discours aux funérailles de Monsieur Desfontaines*, Académie royale des sciences, 18 novembre 1839.

A. LACROIX, *Notice historique sur les membres ayant travaillé dans l'Afrique du Nord française depuis le XVIIIe siècle : Les botanistes...* lue à l'Académie des sciences le 23 décembre 1940.

J. LAISSUS, «La succession de Lemonnier au Jardin du Roi, Antoine-Laurent de Jussieu et René Louiche Desfontaines», *91<sup>e</sup> congrès des sociétés savantes*, Rennes, 1966, T.I., p. 137-152.

Y. LAISSUS, «Lettres inédites de René Desfontaines à Louis Guillaume Lemonnier», *91<sup>e</sup> congrès des sociétés savantes*, Rennes, 1966, T.I., p. 153-169.

J.F. LEROY, *La botanique au Jardin des Plantes Paris*, 1971.

J.-M VENTURE DE PARADIS, *Tunis et Alger au XVIII<sup>e</sup> siècle, mémoires et observations rassemblés et présentés par Joseph Cuoq*, Paris, 1983.

## B – AUGUSTE BACHELOT DE LA PYLAIE

### 1 – Principaux ouvrages

– *Flore de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre-et-Miquelon avec figures dessinées par l'auteur sur la plante vivante*, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> livraison, Paris, typographie de A. Firmin-Didot, 1829 (Bibl. mun. Rennes : «Donné par l'auteur à la bibliothèque de la ville le 11 juillet 1830 – les figures n'ont point encore été données»).

– *Notice sur l'île de Terre-Neuve et les îles voisines*, s.l.n.d., 131 p. + carte (Bibl. mun. Rennes : «à la bibliothèque de Rennes de la part de l'auteur»).

– Même notice avec autre pagination dans *Mémoires de la société linnéenne*, novembre 1825, pp. 147-547 (Bibl.mun. Rennes). La planche XIX, qui accompagne ce mémoire représente l'île de Terre-Neuve et les îles voisines. Cette carte a été dressée par Alexis Donnet, ingénieur-géographe et gravée par l'habile M. Orgiazzi ; c'est une réduction de celle à l'échelle de 1/1 500 000 d'après les cartes anglaises et françaises et les observations et les levées de M. Bachelot de la Pylaie.

– *Notice sur les îles Crozet situées dans l'hémisphère austral*, s.l.n.d, 7 p.(Bibl.mun Rennes : «donné par l'auteur à la bibliothèque publique de Rennes le 23 octobre 1833»).

– *Etudes cryptogamiques ou monographie de divers genres de mousses, précédées d'une notice sur les environs de Fougères, et d'un essai sur la classification des mousses*, Paris, 1815, in 8°, 32 p.

– «Précis géologique sur le bassin de calcaire tertiaire des environs de Dinan», 254 p., extrait de *l'Annuaire dinannais*, 1834.

– *Recherches et découvertes archéologiques faites depuis Nantes jusqu'à l'embouchure de la Loire*, Nantes, Hérault, s.d., 7 p.

– «Notice sur l'ancienne église de Notre-Dame-Garde-Fortune et des Périls... près Laval», extrait de *l'Annuaire de la Mayenne pour 1836*.

– *Fragments archéologiques mêlés d'observations et de notices diverses*, Morlaix, V. Guilmer, 1843, 23 p.

- *Notice sur l'île de Sein. Sommaire de mon voyage archéologique dans le département des Côtes-du-Nord en 1845...*, Brest, Leblois, 1848.
- «Nécessité dans l'intérêt de la France et du peuple, de composer pour les écoles un nouveau livre de lecture», extrait du *Bulletin de la Société de lecture pour l'instruction élémentaire*, avril et mai 1848.
- *Etudes archéologiques et géographiques mêlées d'observations et de notices diverses*, Bruxelles, Parent, 1850.

## 2 - Manuscrits

- \* Bibliothèque municipale d'Angers  
ms 1361 : 66 lettres de Bachelot à Desvaux  
ms 1366 : 3 lettres de Bachelot à Guépin
- \* Bibliothèque municipale de Rennes  
ms 1336-1337 : correspondance ; notice de toutes les histoires de Bretagne et autres ouvrages écrits sur cette province, ses villes, ports, tant imprimés que manuscrits...).
- \* Bibliothèque de l'Institut  
Legs J. Decaisne, 1882 ; fonds Cuvier, cf. J.-F. Leroy.
- \* Archives de l'Académie des sciences  
Dossier Bachelot de la Pylaie (lettre du colonel Gillot ; comptes rendus : 7 décembre 1835, 3 avril 1837, 13 novembre 1837, 11 novembre 1839 ; recherches sur la géographie ancienne et l'histoire naturelle de l'Algérie...).
- \* Archives départementales d'Ille-et-Vilaine  
1 J 598 : dossiers Marie Rouault et Jean-Marie Bachelot de la Pylaie. Notes manuscrites en vue de la constitution d'une flore de Bretagne (1822-1823 ?) ; notes de voyage : Ile de Sein (1822), Vannes, Saint Pol de Léon, Loiret (1849-1850) ; brouillons de lettres écrites à Noirmoutier et à Yeu (1831)...
- \* Archives de l'Académie des inscriptions et belles-lettres  
(17 manuscrits - 50 croquis)
- \* Archives nationales  
AJ 15-574 (cf. J.-F. Leroy)
- \* Muséum d'histoire naturelle de Paris  
manuscrits et dessins originaux : cf. J.-F. Leroy

## 3 - Bibliographie

- E. AUBRÉE, dans *Le réveil fougerais*, mai 1936, janvier 1937, janvier 1938, mai et juillet 1939.
- M. BAUDOIN, «Un préhistorien de la première heure : Bachelot de la Pylaie (1782-1856)», *Bulletin soc. arch. hist. Nantes*, 1934, p. 97-109.
- M. BAUDOIN, *Fougères pittoresque. Un grand fougerais, préhistorien de la première heure : Bachelot de la Pylaie (1786-1856)*, Fougères, P. Saffray, 1936, 31 p., portrait.
- J. BOYER, *Dictionnaire de biographie française*, Paris, 1941, vol XIX.

C. BROYER, «Bachelot de la Pylaie, naturaliste et archéologue (1786-1856)», *Bulletin de la société des naturalistes et archéologues de l'Ain*, 1938, p. 277-285.

*Commémoration du centenaire de la mort de Bachelot de la Pylaie, Société archéologique et historique de l'arrondissement de Fougères*, 1957, p. 37-44.

G. GILLOT, «Bachelot de la Pylaie», *Mémoires de la S.H.A.B.*, 1951, t. XXXVI, p.65-136 ; 1952, t. XXXVII p.113-157.

G. GILLOT, «Un préhistorien et naturaliste breton : Bachelot de la Pylaie (1786-1856)», *Nouvelle revue de Bretagne*, juillet-août 1947, p. 300-304.

C. HOULBERT, *Le musée d'histoire naturelle de la ville de Rennes*, Rennes, Oberthur, 1933.

R. LAMI, «Notules d'algologie marine – IX Sur l'écologie et la répartition dans la Manche du laminière ochroleuca de la Pylaie», *Bulletin du laboratoire maritime de Dinard*, février 1943.

C. LE GALLO, «Bachelot de la Pylaie (1786- 1856)», *Le naturaliste canadien*, LXXXII, 1955, p.173-185.

C. LE GALLO, *Trois botanistes aux îles de Saint-Pierre-et-Miquelon*, 1948, p.187-196.

J.-F. LEROY, «Le premier explorateur de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre-et-Miquelon : Bachelot de la Pylaie (1786-1856)», *Colloques internationaux du CNRS, LXIII : Les botanistes français en Amérique du Nord avant 1850*, 1957, p. 203-230, 9 pl.

A. MEYNIER, «Un précurseur méconnu : Bachelot de la Pylaie, 1786-1856», *Annales de Bretagne*, 1943, p.69-71.

E. SASCO, J. LEHUENEN, *Ephémérides des îles Saint-Pierre-et-Miquelon*, Saint-Pierre, 1970.

Docteur VOURCH, «Études archéologiques mêlées d'observations diverses», *Bulletin de la Soc. arch. Finistère*, 1939, p. XII-XIII.

## RÉSUMÉ

Souvent méconnus dans leur province d'origine, de nombreux scientifiques bretons participent au XVIII<sup>e</sup> siècle à la découverte et à l'exploration de nouvelles terres. Par leurs travaux, ils contribuent aux progrès des sciences et des connaissances dans des domaines variés, et particulièrement en botanique, zoologie, minéralogie, hydrographie, astronomie... Les missions scientifiques appuyées par l'Académie des sciences trouvent en Bretagne un écho favorable : René Louiche-Desfontaines étudie la faune et la flore des royaumes de Tunis et d'Alger de 1783 à 1786.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques amateurs passionnés et désintéressés n'hésitent pas à consacrer une partie de leur fortune personnelle dans l'organisation de voyages scientifiques : Auguste Bachelot de la Pylaie devient, grâce à ses études sur Saint-Pierre-et-Miquelon et les côtes de Terre-Neuve, le fondateur de l'algologie marine américaine.